

Le nouveau

Hiver 2016 – N° 8 – Numéro spécial

Madelinois

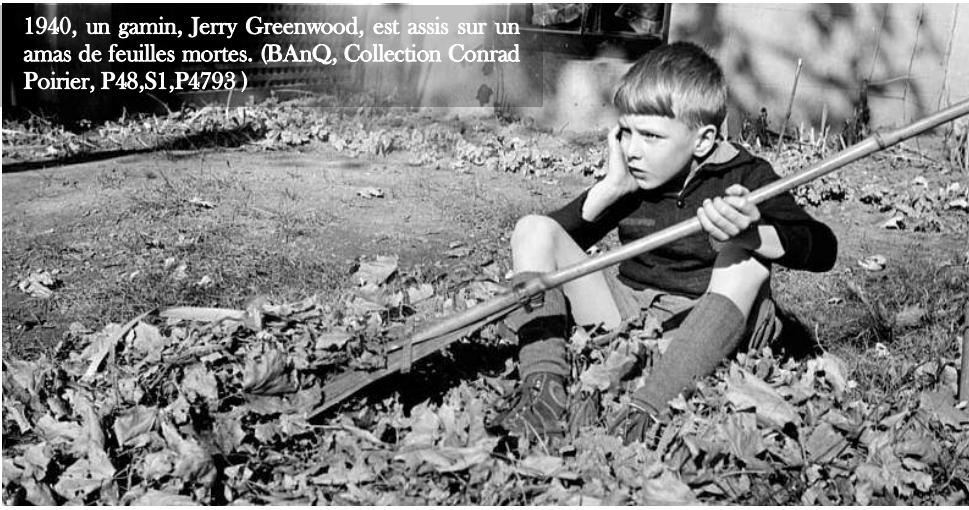
Société d'histoire du Cap-de-la-Madeleine



Une
adolescence
trifluvienne

Le boulevard Saint-Louis, vers 1915. Photographie d'Harry Sutcliffe, (Collection Musée McCord, M2011.64.2.5.180-P1)

1940, un gamin, Jerry Greenwood, est assis sur un amas de feuilles mortes. (BAnQ, Collection Conrad Poirier, P48,S1,P4793)



Le *Nouveau Madelinois* est produit par la Société d'histoire du Cap-de-la-Madeleine (SHC) et est distribué gratuitement. Il est également accessible à l'adresse internet suivante : histoirecapdelamadeleine.ca/publications.html

Éditeur : Jean Roy.

Conception graphique :
Chantale Dureau.

Impression : CopieXpress

Collaborateurs : Benoit Bégin, Jean Roy (rédaction) Catherine Des Champs et Chantale Dureau (recherche photos), Louise Verreault (lecture du texte)

La société d'histoire du Cap-de-la-Madeleine (SHC) est un organisme à but non lucratif (OBNL). Accréditée par la Ville de Trois-Rivières, la SHC a pour objectif de diffuser l'histoire locale et régionale.

Pour devenir membre de la SHC, il suffit d'adresser votre demande et vos coordonnées à la trésorière de la société en l'accompagnant d'un chèque de 10 \$ libellé au nom de la SHC, C.P. 33022, Trois-Rivières, Qc, G8T 9T8.

Conseil d'administration de la SHC :

Jean Roy, président; Catherine Des Champs, vice-présidente; Maélie Bourassa-Richard, trésorière; Chantale Dureau, secrétaire; Diane Caron, Simon Fitzbay et Ian Mercier, directeurs.

Dépôt Légal – ISSN 1920-0285
Bibliothèque et Archives nationale du Québec
Bibliothèque et Archive du Canada

Mot de la direction

Lorsque la Société d'histoire du Cap-de-la-Madeleine a accepté d'éditer le manuscrit de Benoit Bégin, elle s'est engagée à respecter rigoureusement ses moyens financiers et à diffuser sa production dans les meilleurs délais. C'est pour obéir à ces contraintes que sort ce numéro spécial. La prochaine édition de la revue, au printemps 2016, mettra fin à la publication du récit « Une adolescence trifluvienne ». Ainsi aurons-nous satisfait l'entente avec nos généreux commanditaires

La SHC remercie Roger Germain et Jocelyne Auger, président et administratrice de la Société d'Horticulture de la Mauricie, madame Nicole Poisson-Trudel pour avoir donné accès à leurs collections de photos, et Mario Bergeron qui a remis un important stock d'images pour la production de ses articles dans le livre *Nouvelles pages trifluviennes* (2019).

Le 15 juin dernier une grande amie de la SHC, madame Alice Beaumier-Loranger épouse de feu Maurice Loranger, historien et membre fondateur de la SHC, est décédée. Leur fils, Gérard, est membre de la société. Nous lui renouvelons notre sympathie.

La prochaine assemblée des membres de la SHC se tiendra le 7 mars 2016, à 19 heures, au local de la société. Le bilan annuel de ses activités, la désignation des membres du conseil d'administration et de son exécutif sont à l'ordre du jour.

Sommaire

2	Mot de la direction	11	Vivre la Crise
		12	Les sans logis
3	Une adolescence trifluvienne, 2^e partie par Benoit Bégin avec textes de présentation de Jean Roy	15	Les gars sont étrangers chez eux
3	Des voisins remarquables	18	Un autre monde
5	Le jardin d'Edmond	20	La salle Notre-Dame
10	Le docteur Beaulac	24	La parade et le Cirque
		29	La Marche des animaux
		32	Les Noirs



Une adolescence trifluvienne

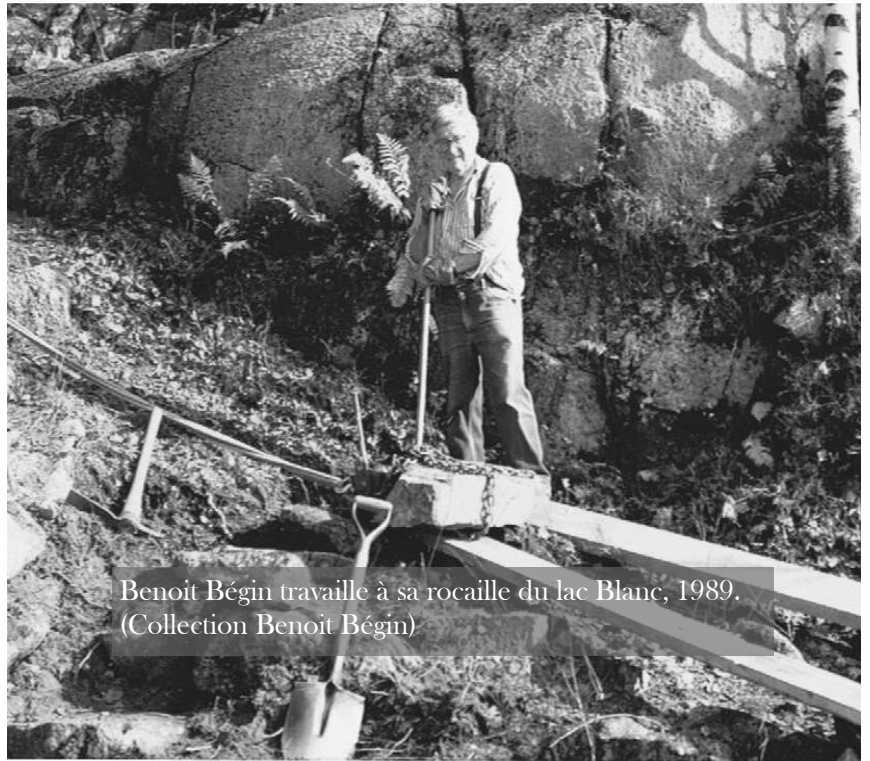
2^{ème} partie

Benoit Bégin

Des voisins remarquables

Deux personnages du récit

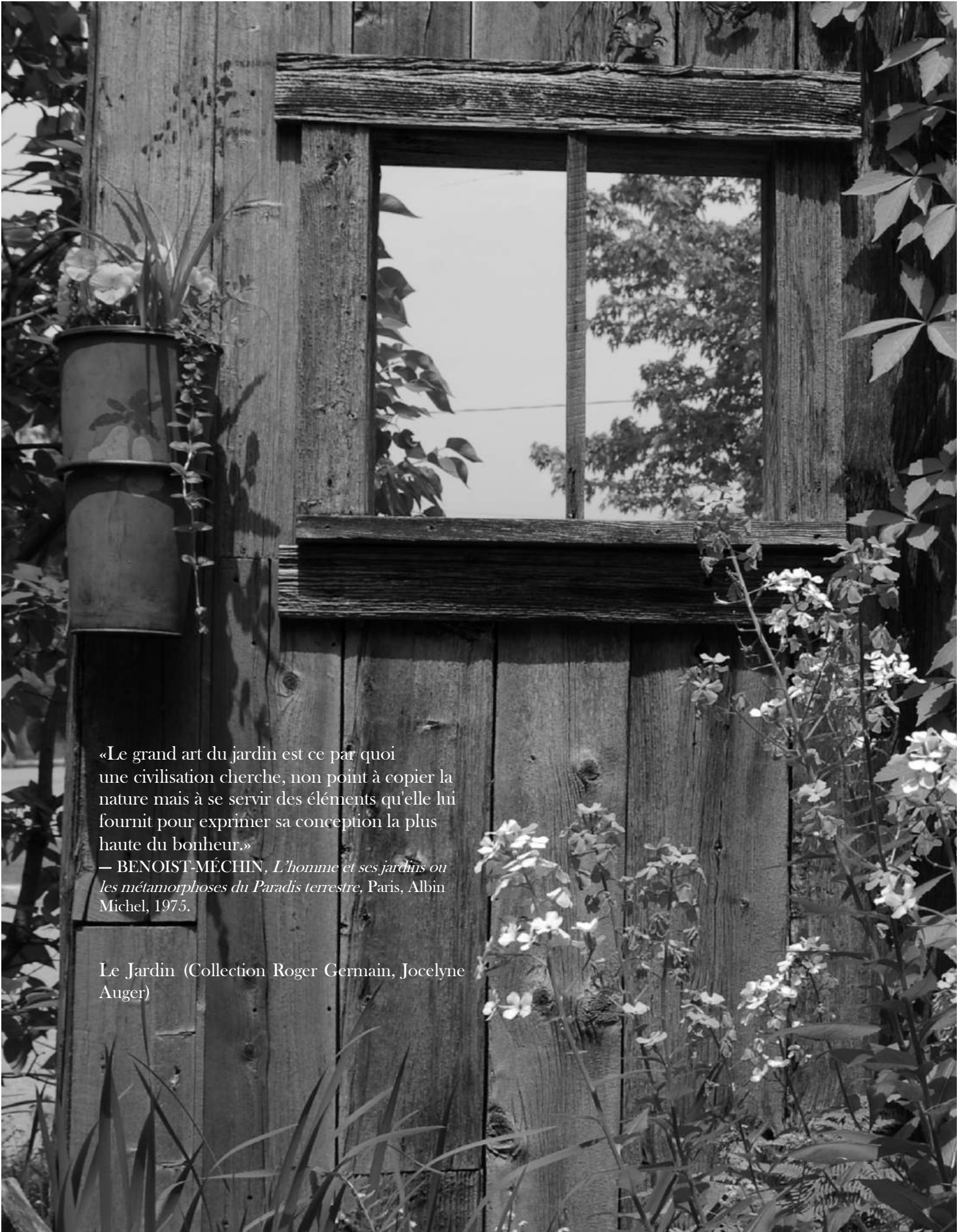
Ils sont peu nombreux à émerger de la narration. Daniel, on l'a vu, est un membre de la « gang » de Bidou. Il accueille ses amis chez son père, tenancier d'un dépanneur où, vers la fin de la décennie 1930, les jeunes adultes inquiets se réfugient pour parler de leur avenir. D'autres figures retiennent maintenant l'attention. Edmond a droit à un portrait élaboré, davantage détaillé qu'aucun autre, hormis celui de Bidou, bien sûr. La raison est que le jeune homme, nettement plus âgé que le groupe d'adolescents visiblement agacés par quelques-unes de ses manières, entretient avec ardeur, originalité et talent le jardin familial. Ici, Benoit Bégin, architecte du paysage, décrit en détail les espaces différenciés de la propriété : la maison et le jardin avec sa décoration qui, selon lui, sont sans égal à Trois-Rivières. Le faible enthousiasme de l'entourage immédiat pour le chef-d'œuvre d'Edmond, contraste avec l'admiration de la Société d'horticulture trifluvienne.



Benoit Bégin travaille à sa rocaille du lac Blanc, 1989.
(Collection Benoit Bégin)

Une belle sympathie colore le portrait du docteur Beulac. Il est le seul nommé, car les autres personnages sont appelés par leur prénom uniquement. Reste que tous ont réellement existé. J.-Henri Beulac est le médecin de famille des gens du quartier. Ancien résident de la rue Denoue, il monte sur le coteau où nous le retrouvons en 1932, locataire du père de Bidou. Il se déplace ensuite sur la rue Sainte-Julie, à proximité de l'hôpital Saint-Joseph. À travers le docteur Beulac, le lecteur est introduit dans l'intimité des familles, et la description de ses activités médicales renvoie à une pratique sociale aujourd'hui peu connue, sinon des plus âgés. À ce trait de sa personnalité et de sa profession, se greffe celui d'un homme à l'opinion politique clairement identifiée et assumée, ce qui ne va pas sans lui causer des désagréments.

Jean Roy



«Le grand art du jardin est ce par quoi
une civilisation cherche, non point à copier la
nature mais à se servir des éléments qu'elle lui
fournit pour exprimer sa conception la plus
haute du bonheur.»

— BENOIST-MÉCHIN, *L'homme et ses jardins ou
les métamorphoses du Paradis terrestre*, Paris, Albin
Michel, 1975.

Le Jardin (Collection Roger Germain, Jocelyne
Auger)



L'allée fleurie (Collection Roger Germain, Jocelyne Auger)

Le jardin d'Edmond

Sur la 1^{re} Avenue, en face de Chez Daniel, le dépanneur, il y a un jardin inusité... disons un vrai jardin, une maison particulière et un homme curieux : Edmond. C'est une enclave physique, culturelle et sociale dans le quartier. Le jardin, une curiosité, suscite des intérêts divers. Les adultes sont captivés par les roitelets, les gars par la cascade, le public en général préfère la tonnelle, le bassin d'eau. Les beautés du jardin n'emballent personne.

La famille d'Edmond

On sait peu de choses de ces gens hormis que c'est une famille de deux enfants assez âgés : une fille, dans la vingtaine, employée d'une librairie, l'autre, un garçon, dans la vingtaine avancée du nom d'Edmond qui ne semble pas avoir d'emploi. Le père est représentant de commerce pour une compagnie de levure. Edmond est un gars assez particulier. Il vit reclus, n'a pas d'ami. La seule personne à travailler avec lui à l'extérieur est son père. Il se trouve aussi quelques fois avec sa mère qui, panier de fleurs en main, cueille des fleurs sans doute pour la maison. Il ne regarde personne sauf les visiteurs officiels et les passants intéressés. Il vit dans une bulle fleurie, apparemment fort occupé et heureux. Il ne sort presque jamais et ne va qu'à des endroits déterminés. Par exemple, il va à la quincaillerie sur la rue Saint-Maurice pour acheter des matériaux de cons-

truction alors qu'il n'est jamais allé "Chez Daniel" le dépanneur en face de chez lui.

Les fantaisies d'Edmond agacent les gars pour plusieurs raisons, entre autres, et ce dès le début de leur coexistence, par la manie d'Edmond de subtiliser les balles et les ballons qui tombent de son côté de la clôture. Les gars qui jouent dans la rue sont furieux de cette obsession. Avec le temps, il s'installe une certaine rancune. Avec le temps, enhardis, les gars sautent la clôture pour récupérer une balle qu'Edmond n'a pas décelée. Il n'hésite pas, alors, à appeler la police que les gars entendent venir en motocyclette dès leur départ du poste au coin des rues Laviolette et Saint-Maurice. Bien entendu, une fois sur place, les policiers réalisent qu'il ne reste plus personne près du jardin. Les gars, dissimulés, observent les policiers pantois, bras ballants, qui n'ont plus qu'à repartir, l'un sur la mo-

to et, l'autre, stupidement assis dans la calèche... la place des femmes !

Un marqueur de différences

Donc, l'auteur du jardin est Edmond. Il l'a aménagé, plan en main, avec son père au début de la saison horticole. Ce jardin diffère de ceux des devantures du boulevard Saint-Louis, même des plus élaborés qui sont ornés de plates-bandes de vivaces, d'annuelles, d'arbustes ornementaux plantés en isolés pour leur beauté individuelle dont la fameuse épinette bleue. À la fois symbole de réussite sociale, d'avant-gardisme horticole et de bon goût de l'aménagement paysager. Les gens parlent de ces devantures et surtout de leur superbe épinette bleue; perfection incontournable de la beauté horticole.

Edmond réalise quelque chose que personne n'avait tenté avant lui : construire, créer un jardin. Il maîtrise le langage abstrait d'un plan. Ce sont



Lys du Canada (Collection Roger Germain, Jocelyne Auger)

ses idées qui, par des figures géométriques, des symboles se retrouvent transcrites sur le plan. Les gars sont ébahis par cette connaissance; ils ignorent tout de ce genre de plan. Ils en sont bouche bée. Pour se sortir de leurs mauvais draps, ils fulminent entre eux et invectivent Edmond en déclarant que « Les fleurs, les jardins de fleurs, c'est une affaire de femmes ».

Les roitelets

Les adultes viennent au jardin en prenant une marche. Ils s'appuient sur la clôture et observent les roitelets : deux couples dans deux nichoirs. Ils y trouvent un certain emballement; ils se le disent. Et pour cause, ils sont captivés par leurs agissements, leur vivacité, leur saut rapide de branche en branche, leur chant puissant, fréquent et répétitif, pleins de détermination et de courage à défendre leur propriété, même contre des oiseaux plus gros qu'eux y compris les terribles mainates prédateurs. Ils reviennent chaque printemps du Mexique pour occuper la même cabane; une distance ahurissante, sans carte. Les couples sont monogames. Ils élèvent tous deux quatre à cinq petits. D'apparence neutre soit d'un brun roux sans éclat, ils ont de petits yeux noirs perçants et sont munis d'un long bec aiguë et étroit. Ce qui aide à les caractériser, c'est leur queue retroussée dressée à 90° en éventail. Les roitelets évoluent partout dans le jardin parmi la plate-bande, les arbustes et les vignes.

La cascade

Le jardin a aussi d'autres assidus, tout au moins pendant ses premières années : les gars du quartier. Ils viennent explorer la cascade, objet de grande beauté, à leurs yeux, qu'ils associent avec nostalgie à l'image de leurs ruisseaux de pêche. Ils en sont mystifiés. L'eau les émerveille. Elle coule sans arrêt, toujours pure et aussi régulièrement. Même après une grande pluie, le bassin ne déborde jamais. Ils ne voient ni source, ni tuyau d'aliment, ni réceptacle pour le trop-plein. Ils sont

éblouis par un tel chef-d'œuvre. Ils auraient voulu en connaître le secret pour en construire une dans leur cour, près de l'atelier, elle aussi dans un jardin, pour l'admirer et s'auto-congratuler. Bidou, quant à lui, la voit comme une marque d'identité distinctive, témoin de son bon goût, de son avant-gardisme esthétique et de sa compétence technique. Ce n'est pas dans sa cour qu'il la voit mais devant sa maison sur le boulevard Saint-Louis.

Les gars se rendent souvent la voir, là appuyés contre la clôture de broche frisée, ils la font et la défont dans leur tête. Ils savent comment monter une cascade de béton et de pierre, comment faire un bassin rond, mais l'eau demeure toujours une énigme. Ils ont la même interrogation silencieuse envers la belle fontaine du parc Champlain dont le jeu d'eau demeurera, pour eux, un mystère tant qu'ils ne connaîtront pas la pompe hydraulique.

Un jardin sans dédicace

Les gars sont tiraillés. Dans leur tête et selon un acquis génétique et culturel, les belles choses doivent servir à la gloire de Dieu. Ici, chez Edmond, on est loin d'une église et même d'une chapelle. Il n'y a même pas, comme il se doit, une statue pieuse de la Vierge Marie dans une grotte ou de saint François d'Assise au milieu de ses oiseaux. Les questions fusent. Ce jardin et Edmond lui-même sont-ils une provocation impie ? Est-il catholique ? L'a-t-on déjà vu à l'église ? Plus on s'interroge, plus le mystère s'épaissit, plus la confusion grandit dans leur tête. Edmond provoque-t-il la sainte Église en ne lui dédiant pas son jardin ou, tout au moins, une parcelle ? En réfléchissant et en regardant la maison, ils comprennent que, de vouloir confier le jardin à la gloire de l'Église est un réflexe acquis par une culture locale archie-catholique. Bidou qui est nullement entiché par le "tout-rapporter-sur-l'autel", réplique

qu'Edmond est libre de faire un jardin pour lui, pour sa famille, pour les braves citoyens. Bravo à Edmond !

Les attributs du jardinier

Les travaux d'aménagement de son jardin terminés, Edmond promène sa superbe de long en large. Il a une démarche particulière; la tête haute, il semble regarder les gens de haut, ce que les gars prennent pour de l'arrogance. Il affiche fièrement ses attributs de jardinier, un couvre-chef de paille, un tablier horticole vert muni de grandes poches à l'avant pour contenir ses outils favoris — un sécateur, un sarcloir, une griffe, un plantoir, des étiquettes, de la corde et, pour finir le tableau, des genouillères. Il est minutieux, organisé. Les mauvaises herbes vont dans un panier puis sur un compost près du potager. Le boyau d'arrosage est enroulé près de la maison, prêt à servir. Rien traîne. Tous ces multiples détails contribuent à creuser le fossé entre lui et le monde des adultes mais, plus encore, avec les gars si souvent insouciant.

Les gars se moquent des manières d'Edmond, de sa démarche, de ses façons de travailler. Il porte son panier de mauvaises herbes à bouts de bras. Il secoue l'herbe mouillée avant de s'agenouiller. De taille moyenne, il n'a pas belle allure. Il est grassouillet, un peu bedonnant, les épaules tombantes, les joues légèrement affaissées, la barbe noire et drue et de petits yeux

noirs au fond des orbites. Il marche par petits pas rapides et ne fait pas très énergique. En apparence, il semble être un homme faible alors qu'il ne l'est aucunement lorsqu'il manipule des poids lourds

Edmond semble aimer ce qu'il fait et s'active avec un plaisir indéniable et, surtout, gratuitement. Eux ont une sorte d'horreur pour ces activités. Ils ne se voient pas, à genoux, les mains dans la terre, à transplanter et à sarcler comme lui. Pour eux, c'est un recul de civilisation. Les gars n'ont pas de telles tâches à accomplir sauf de tailler le gazon moyennant un tarif horaire de 0,05 sous.

La maison

La maison d'Edmond, un bijou d'architecture urbaine résidentielle, passe inaperçue. Basse, à un étage et demi, elle compte plusieurs pignons avec lucarnes couvertes de tôle gris métallique, des murs lambrissés de stuc d'agrégats gris perle percés d'ouvertures aux encadrements de bois peints blanc. En avant, côté rue, un toit en appentis supporté par de grosses colonnes carrées, blanches, recouvre un porche excédant d'à peine une marche au-dessus du trottoir et entouré d'une balustrade de bois peint blanc accommodant deux grosses chaises de bois à siège de rotin. La mère d'Edmond occupe souvent l'une d'elle pour la lecture ou le tricot tandis que l'autre, lorsqu'elle est



Archives

du
Séminaire
de
Trois-Rivières

Heures d'ouverture :
du mardi au vendredi
entre 9h00 et 12h00 et
entre 13h30 et 16h15.
Fermées le lundi.

Venez y prendre le pouls de l'Histoire!

858, rue Lavolette, Trois-Rivières (819) 376-4459 poste 135

astr@ssj.qc.ca

libérée par le toutou de la maison, un terrier blanc, est occupée par Edmond lorsqu'il n'est pas dans son jardin. Des arbustes à fleurs longent la balustrade.

Dans la cour avant mesurant environ trois mètres de façade, on retrouve un peuplier de Lombardie très populaire à l'époque; sorte d'objet repère à la verticale sur la rue. Des vinaigriers et des touffes de lilas en arcades sur le sentier piétonnier mène de la rue à la maison. Un décor idéal pour des photographies de mariage tout empreint de romantisme. Un hasard ? Non, il y a beaucoup d'assemblages parallèles, sans doute calculés, ailleurs dans le jardin. Pour les gens, Edmond et sa famille sont probablement des membres d'une société d'horticulteurs, d'où cet attachement pour les plantes, les jardins, le plaisir observé chez les visiteurs qui s'y amènent. Mais le concept d'ensemble de la maison-jardin, comme étant un tout, de l'emplacement sur la rue à la ruelle incluant la voiture dans le garage, toutes ces notions sont bien avant-gardistes pour l'époque et pas encore vraiment acquises des décennies plus tard..

Contrairement au jardin, la maison a trouvé une autre vocation. Basse, discrète, enfouie dans la verdure, attenante à un jardin romantique, les adultes auraient vite fait le lien avec l'image idyllique du "home anglais",

un objet de rêve si bien illustré sur les calendriers de l'époque. Tout ici s'y prête. On l'aurait vue comme une trouvaille, citée en exemple, comparée avec les constructions de la rue, la vie aride dans les maisons-boîtes.

L'inspiration

Edmond et les siens ont-ils fait ce cheminement seuls ? On ne le saura jamais. Longtemps après, il est trop tard pour apprécier ce que ces gens ont apporté de nouveautés enrichissantes à la société qui n'était hélas pas prête et trop différente. Ce concept révolutionnaire n'eut aucun émule sur le coteau Saint-Louis ni ailleurs dans la ville. Mais d'où origine donc ce concept de la maison-jardin ? De la famille d'Edmond ? Peut-être pas! Mais la famille est en accord avec l'idée. Concrètement, elle l'a réalisé sans doute à la suite de longues heures, penchée sur le plan, à le figurer avant sa mise au point et sa réalisation sur le terrain. En fait, à l'époque, un mouvement militant en faveur de la ville-jardin existait en Angleterre et, dans le même esprit, le Vézinet en France, mouvement qui a pu influencer le projet d'Edmond. À tout événement, ici, la maison-jardin est une idée avant-gardiste enrichissante qui a fait le bonheur d'Edmond et sa famille mais qui, à cause d'un terrain rendu infertile par la crise économique, n'a pas trouvé la place qu'elle aurait dû se mériter par exemple dans les vastes

zones d'expansion d'après-guerre.

La reconnaissance publique

Un de ces dimanches ensoleillé, lourd, humide et chaud, la rue est en choc, vide, sans voitures stationnées, vide d'enfants qui jouent normalement. Tous semblent être restés à l'intérieur de leur maison. Edmond semble être le seul dehors, dans son jardin, depuis très tôt, le matin. Il est penché sur ses plates-bandes à désherber. Il n'a de cesse que lorsque, tout en sueurs, tout est impeccable. Son père, quant à lui, s'occupe surtout du potager et des ornements de jardin. Vers midi, ils entrent dans la maison pour en ressortir vers deux heures et de l'après-midi, transformés.

Ils portent tous deux des vêtements propres, de la tête aux pieds. Edmond, en particulier, est coiffé d'un grand panama blanc crème, avec chemise rose, un tablier d'horticulteur agrémenté d'appliqués de fleurs et d'oiseaux, aux grandes poches contenant ses instruments de travail favoris. Lui et son père arpentent la propriété par souci d'une méticuleuse vérification arrêtant, ici et là, pour s'assurer que tout est en bon ordre et agréable. La rue sommeille mais pas pour longtemps.

Quelques voitures arrivent et stationnent le long du trottoir en face de la maison. Des voitures de haute gamme. Il y en a même une conduite par un chauffeur en tenue officielle. Les visiteurs, hommes et femmes, semblent se connaître. Ils s'assemblent en petits groupes sur le trottoir le long de la propriété; ils sont une vingtaine et viennent, à n'en pas douter, pour voir le jardin. Les voisins curieux observent ce monde étrange accompagné d'un photographe. Ils soupçonnent un événement particulier : un anniversaire ? des fiançailles ? Non, il n'y a qu'une visite du jardin d'Edmond.

Edmond et son père les accueillent. Il y a présentations et, respectueusement, le petit clan déambule



derrière les guides, à travers plates-bandes, ornements, écran végétal, arbustes fruitiers et potager. À chaque endroit évocateur de beauté, de romantisme, on s'aligne, avec ou sans Edmond et son père, pour des photographies commémoratives. La chaleur est accablante et, après deux longues heures de questionnements, de commentaires et d'arrêts, la petite troupe se retrouve sur une terrasse extérieure à l'ombre des vignes et du potager. Les chaises sont orientées dans tous les sens tant pour éviter le soleil que pour se retrouver par petits groupes à échanger. La discussion est vive. La mère et la soeur d'Edmond s'amènent, plateau en main, avec des verres et de la limonade glacée sans, pour autant, se mêler aux groupes.

La conversation animée crée une rumeur inattendue venant de ce coin du jardin. Certains se lèvent pour retourner momentanément et rapidement sur place vérifier un détail quelconque du jardin. Comme il se doit, quelqu'un du groupe, se lève, remercie et félicite les jardiniers pour l'accueil chaleureux et la visite et félicite pour le remarquable jardin qui justifie grandement leur déplacement. Le père d'Edmond fait remarquer que leur visite les honore. Ce sont des dirigeants du Club d'horticulture de la Ville. Le lendemain, ô surprise ! dans le journal local, en troisième et cinquième pages, des photographies et des articles couvrent en grand l'événement d'une façon plus qu'élogieuse. Des noms accompagnent les photos identifiant des industriels, des commençants, des représentants du Conseil municipal. Le discours de remerciement a été prononcé par le président du Club d'horticulture de la Ville.

Suite à la parution dans le journal, de nombreux visiteurs sont venus l'admirer en s'en approchant comme d'un endroit sacré. Par la suite, sur le boulevard Saint-Louis, une recrudescence de visiteurs et d'animation horticole a été alimentée sans doute par les articles du journal. Il est toujours utile d'avoir, sous les yeux, de beaux exemples traçant des voies d'avenir. Il faut aussi savoir apprendre et savoir enseigner.



Le Jardin paisible (Collection Roger Germain, Jocelyne Auger)

Le docteur Beaulac

Dans le quartier, le docteur Beaulac entre chez ses patients par la porte arrière; c'est plus court, plus comode et moins de cérémonie. Il lance son manteau sur le dossier d'une chaise, son chapeau sur la table, ses bottes ou ses caoutchoucs sur le paillason. Il s'oriente immédiatement vers la chambre du patient ou de la patiente. Il connaît le plan de chaque logement.

Debout dans l'embrasure de la porte, il regarde sa patiente car c'est généralement pour "elle" qu'il vient et il la questionne : « Puis, ma chère Madame — qu'il nomme par le nom de famille — qu'est-ce que je peux faire pour vous ? » Pendant que la patiente s'explique, il lui demande délicatement de tasser ses pieds pour qu'il puisse s'asseoir au pied du lit. Ces femmes consultent à peu près toutes pour la même chose : elles sont enceintes ou souffrent de certains problèmes qu'elles veulent soigner le plus tôt pour voir à leur famille. Elles veulent aussi savoir, lorsqu'elles sont enceintes, quand elles accoucheront et surtout s'assurer que le bon docteur sera présent.

Un grand sourire précède sa réponse. Après les conseils et les mots de réconfort, il change de sujet. D'avantage, pour détendre, il parle d'anecdotes anodines touchant le voisinage et les histoires de rues, pour faire rire parfois même jusqu'aux larmes. Il a une mémoire extraordinaire. Sa visite dure le temps qu'il faut pour engendrer la bonne humeur. Partout où il va, il quitte en disant : « Au revoir ma petite dame — ou mon petit garçon ! » Selon le cas. « Appelez-moi au besoin. J'habite tout près comme vous le savez ».

C'est un grand et gros bonhomme, chevelure épaisse, grisonnante, ondulée, une moustache robuste bien taillée. Dans son voisinage immédiat, il fait ses visites à pied, même en pleine tempête de neige. Il se plaît à dire : « Mon père médecin de campagne, en a vu bien d'autres et des pires ». Le docteur Beaulac, par choix, est médecin de famille exerçant à la ville. Pour éviter les soucis, il est locataire du loge-

ment de l'étage des parents de Bidou sur le boulevard Saint-Louis. Mélomane passionné dans ses loisirs très rares, il écoute de l'opéra, le dimanche, quelques fois avec sa femme et des collègues, en regardant la ville d'en bas par la fenêtre de son salon logé dans la tourelle de la maison. Il se targue, avec un sourire moqueur, d'avoir connu à peu près toute la jeune génération du coteau et même leurs parents en costume d'Adam ou d'Ève.

Aucun de ses cinq enfants — deux filles et trois garçons — ne veut devenir médecin malgré une éducation dans les meilleures institutions d'enseignement de la ville. Aucun ne fréquente l'université ou y est attiré. Les garçons préfèrent opter pour les techniques du jour telles la radio, la téléphonie et l'électronique. Déçu de ne pas avoir de successeur, le docteur Beaulac vit assez reclus. Cependant, on sollicite ses conseils sur des problèmes extérieurs à la médecine comme l'hypothèque, le testament, l'orientation professionnelle. Il prend ces choses à cœur et le temps nécessaire pour donner son avis. Au besoin, il invite les gens chez lui, le dimanche, pour en parler. Toutefois, avec l'arrivée de Maurice Duplessis au pouvoir comme chef du Gouvernement à Québec, les relations avec ses patients se détériorent. Il sent, chez ces derniers, une distance inhabituelle se créer voire une hostilité se manifester.

Les gens se politisent, très souvent avec passion. Le docteur, par ses blagues, ou autrement, a toujours laissé entendre à ses patients qu'il est sympathique au programme des libéraux. Ses soins et son empathie sont de moins en moins appréciés.

Les gens se radicalisent jusqu'au point d'en faire une question personnelle bien loin de la compétence qui lui est pourtant reconnue.

Malgré tout ce que ça comporte, ses patients préfèrent un médecin de même orientation politique. Pour les mêmes raisons, les relations avec son propriétaire se détériorent. Déçu, il consacre alors plus de son temps à l'hôpital de la ville et de moins en moins à ses patients du coteau pour, au bout de quelques années, se sentir comme un étranger dans son milieu.

Les gars de l'atelier connaissent bien le docteur qu'ils voient quelquefois chez eux et souvent à la course, dans la ruelle, sa mallette sous le bras, et qui, malgré sa hâte les salue tous par leur prénom en ajoutant, pour tous : « Comment ça va mon gars ? » ou bien « Tu grandis vite; qu'est-ce que tu manges ? »

Ils sont au courant de la zizanie entre certains parents du quartier et le docteur. Ils savent pourquoi et en sont troublés. Pour les mêmes raisons, le groupe menace de se diviser selon les options politiques en cours chez les parents. Personne parmi eux ne veut que le groupe se disperse. Ils ont trop à perdre et ce pour, probablement, de fausses raisons. Ils sont trop jeunes pour prendre une telle décision au creux de ce méga-chaos de la décennie d'avant-guerre. Que peuvent-ils bien changer, eux qui n'ont même pas l'âge de voter alors fixé à 21 ans. Cependant, même si, délibérément, les questions politiques de l'heure sont mises en sourdine, celles, entre autres, sous-jacentes de la conscription, sont fortement récurrentes.

Au temps de la Grande Crise

Maintes fois évoquées dans ce récit, la Crise économique des années 30 et les années d'avant la Deuxième Guerre mondiale tissent la toile de fond de tous les événements marquants de la vie des trifluviens. Les rumeurs et les informations sur les fermetures d'usines et de manufactures, sur le licenciement de travailleurs, sur les dispositions prises par les gouvernements et la municipalité pour combattre le chômage circulent. Elles rejoignent certainement les adolescents du coteau Saint-Louis. Les plus jeunes ne sont probablement pas en mesure d'en évaluer toutes les conséquences. Toutefois, les autres qui voient des proches se trouver sans emploi, ou recourir au secours direct ou affectés aux travaux publics, ressentent davantage le poids de la situation.

Trois-Rivières, ville ouvrière dominée par les industries papetières et textiles, est durement éprouvée par la Crise. Mais, ses effets débordent largement ces seuls secteurs d'activités. En 1928, 55 établissements emploient 7 634 travailleurs contre 51 établissements et 4 415 employés au plus profond de la Crise, en 1932. En 1939, le regain est là mais pas entièrement, car les 50 établissements ne fournissent du travail qu'à 5 415 engagés. (Pierre Lanthier et Alain Gamelin, *L'industrialisation de la Mauricie. Dossier statistique et chronologie, 1870-1975*, Trois-Rivières, publication du Groupe de recherche sur la Mauricie, cahier no 6, Université du Québec à Trois-Rivières, 1981, p. 34.)

Dans les premières années de la décennie, il n'est pas de jour sans informations qui montrent la profondeur de la dépression et l'ampleur grandissante de ses impacts. Ainsi, *Le Nouvelliste* du 14 août 1930 écrit que « Le chômage en notre ville s'est accentué légèrement depuis quelques semaines »; chaque jour, 20 à 30 chômeurs s'ajoutent. La Ville recense les sans-emplois. Chacun des quatre quartiers tient un bureau d'inscription. Le 5 novembre, 1 803 chômeurs s'inscrivent sur les listes. Le 10 novembre, leur nombre se monte à 1 883, dont 1 010 chefs de famille et 873 célibataires dont 253 sont chefs de famille. *Le Nouvelliste* ajoute, à tort, ce commentaire : « On estime que la situation est le pire qui puisse arriver ».

Dès le début du mois de septembre, des voix s'élèvent pour demander l'ouverture de travaux publics afin de remédier au chômage. Les milieux ouvriers font circuler une requête dans ce sens. Le 10 du mois, le gouvernement fédéral vote un premier octroi de 20 millions de dollars pour des travaux d'infrastructure. Le gouvernement provincial et les villes ont à apporter une contribution financière. Les municipalités deviennent les maîtres d'œuvre des travaux publics : pavage des rues, égouts et, à Trois-Rivières, en coordination avec la compagnie de chemin de fer, le creusement d'un tunnel ferroviaire.

Pour appliquer ces mesures, la Ville se voit suggérer de favoriser l'emploi en prenant en compte les responsabilités familiales qui pèsent sur les chômeurs. Ils sont répartis en 6 catégories : propriétaire marié, avec ou sans enfant; locataire marié, avec ou sans enfant; célibataire soutien de famille; célibataire vivant en chambre. De plus, le chômeur devra être pourvu d'une carte délivrée par la municipalité pour attester sa résidence trifluviennne. Les syndicats demandent que les salaires versés ne soient pas inférieurs à ceux des employés syndiqués, afin qu'aucune pression à la baisse ne s'exerce sur ceux de leurs membres.

LA PIERRE

Vers 1940, le secteur connu sous le nom de Sainte-Marie était occupé par une quarantaine de « squatters ». — L'emplacement servit de champ de tir durant la guerre. : Il se situait à proximité du parc de l'Exposition et au bas des cimetières (voir plan page 35). Avec l'arrivée des militaires, les occupants illégaux durent quitter les lieux et allèrent s'installer à l'endroit nommé aujourd'hui le secteur Notre-Dame-de-la-Paix. Déjà quelques familles s'étaient établies à cet endroit lors de la grande crise économique. C'est ainsi qu'un petit bidonville vit le jour et fut surnommé La Pierre. (CIEQ-UQTR, Base de données en histoire de la Mauricie, Information documentaire, fiche 5469)

Note : en 1939, existaient donc 4 agglomérations à la périphérie de la ville de Trois-Rivières, situées dans l'ancienne municipalité de la paroisse de Trois-Rivières : Le Rochon ou Notre-Dame de la Salette, Sainte-Thérèse, La Pierre ou mission Notre-Dame-de-la-Paix et le secteur Sainte-Marie. (*Le Bonheur*, Vol. V, no 94, juin 1949).

Les sans-logis

L'onde de choc du crack économique arrive à Trois-Rivières vers les années 32/33 où les papetières ferment les unes après les autres mettant à la rue des milliers de familles sans ressources. Les rues sont parcourues par des groupes de chômeurs à la découverte d'une petite annonce placée dans le coin d'une fenêtre du style «Nous embauchons». Les emplois sont tellement rares que les salaires horaires sont de 10 sous l'heure pour un homme de métier. L'argent manque même pour des salaires aussi dérisoires.

Crise du logement

C'est la panique froide sur la ville. On espère une reprise des activités. On espère que les autorités gouvernementales comprendront l'étendue du désastre et qu'elles feront quelque chose pour palier la situation. Mais, elles sont lentes à réagir, et de la bonne façon surtout. Les premières tentatives d'aide arrivent par les bons de nourriture qui désarçonnent les autorités par l'ampleur des demandes. Non seulement les citoyens arpentent les rues pour trouver du travail, mais les familles souffrent cruellement de la faim. Il y a, bien sûr, des mouvements spontanés d'entraide bien appréciée mais largement insuffisante pour répondre aux besoins.

Ce qui était pourtant prévisible se produit. Sans argent, les pauvres démunis sont jetés sans ménagement hors de leur logement avec leurs meubles, sans espoir de trouver un autre logis. Les premiers à qui ce drame est arrivé ont pu être accommodés tant bien que mal par l'entraide. Puis est venu un temps où l'entraide a manqué de moyens et de lieux de refuge. Au début des années 33 et 34, il y a des centaines de familles qui se retrouvent dans la rue à coucher sur les trottoirs à la belle étoile.

Ce n'est qu'alors que la Municipalité songe enfin à ouvrir les installations du parc de l'Exposition pour accommoder les sans-logis. Des camions, des voitures à chevaux, par convois, chargent les meubles et les

malheureux. Des parties de ces convois empruntent la 1^{ère} Avenue pour se rendre au parc de l'Exposition, un défilé qui est loin de ressembler à la parade du cirque, au mois d'août de chaque année.

Les organismes de bienfaisance sont en panique; l'entraide est secouée dans ses bases. Il ne reste plus de couvertures ni de lits disponibles dans les chaumières aidantes. Tous les citoyens de la 1^{ère} Avenue sont mobilisés. Quelques-uns vont même jusqu'à héberger des enfants de ces familles pendant la durée du grand dérangement.

Jamais aucune préparation ni planification n'avaient été envisagées au parc de L'Exposition pour accommoder ses installations pour des sans-logis. On doit donc improviser au fur et à mesure que les malheureux affluent, peu importe le nombre de personnes par famille. Les bâtiments sont conçus pour l'Exposition en plein été : un simple toit et des murs en lambris parfois ajourés par quelques fenêtres et sans la moindre cloison pour l'espace familiale. Tous sont, ni plus ni moins, entassés dans ce chaos. Certains de ces immeubles servent normalement de restaurants, d'autres de salles de jeux, d'autres de poulailler, de bergerie, de porcherie. Ils ne sont pas pourvus d'équipement sanitaire, de toilette, de lavabo, d'évier, d'appareil de chauffage ni même d'électricité convenable. Même au Moyen Âge, on avait au moins un lieu pour le feu et la cuisson mais pas ici!

Les gens doivent improviser des cloisons d'intimité avec des draps, des couvertures. Ils couchent habillés. Il n'y a pas d'armoire pour ranger la vaisselle, la nourriture, pas d'équipement pour laver le linge, la vaisselle. Il y a ni dépanneur, ni quincaillerie ni détaillant de matériaux sur place ou même dans les proches environs. Les gars de la bande à Bidou sont fort utiles dans cette période. Ils font les estafettes entre les sans-logis et le dépanneur et la quincaillerie. La Ville a mis à la disposition des préposés des bornes fontaines installées selon les besoins des pavillons de l'Exposition. C'est là que la plupart des familles vont chercher leur eau. Le plus cruel est d'entendre pleurer les jeunes enfants qui sont dépaysés dans un tel fouillis. Ce n'est pourtant pas les logements convenables qui manquent mais les moyens pour payer le loyer. Finalement, la Ville organise une subvention au logement permettant aux sans-logis de graduellement réintégrer un cadre de vie normale. Ce grand dérangement de sans-logis dura plusieurs mois, soit d'avril à la mi-août, date de L'Exposition. Même à ce temps-là, il reste encore des familles sur place. Finalement, c'est malheureusement la Deuxième Guerre mondiale qui met fin à cette importante crise du logement.

Les bohémiens

Dans le quartier, la 1^{ère} avenue a été le témoin unique des drames sociaux qui ont déferlé sur la population de la ville durant la décennie tragique des années 1930. C'était une fatalité par sa géographie. Elle était

LE CHÔMAGE

Quelques considérations sur l'œuvre accomplie

Depuis quelques semaines, nos journaux ont été remplis par cette importante question du chômage. Lors des récentes élections fédérales, le chômage a été l'un des problèmes les plus discutés et bien des économistes s'accordent à dire aujourd'hui que nos hommes politiques ont peut-être eu tort d'en faire un sujet de discussion de premier plan. Le chômage va constituer, pour l'avenir, un problème qu'il faudra résoudre chaque fois que dans les affaires du pays nous nous ressentirons d'un ralentissement et c'est à l'Etat qu'écherra le rôle difficile et ardu de le solutionner.

Mais, comme il faut prendre les choses comme elles viennent, nos gouvernements fédéral et provincial ont dû s'atteler à la tâche et, tout récemment, l'honorable M. Francoeur, ministre des Travaux Publics dans le cabinet Taschereau, à Québec, signait une entente avec Ottawa, par laquelle le gouvernement de Québec acceptait la part de \$2,850,000 faite à notre province et une commission vient d'être nommée pour juger les milliers de demandes qui déjà ont été faites pour goûter à ce gâteau. Il est entendu que cette somme n'affecte en rien les montants considérables que le Ministère des Travaux Publics va dépenser, cette année, pour venir en aide au chômage et la liste que nous publions plus bas fait voir avec quelle sollicitude l'honorable Ministre des Travaux Publics à Québec, a pris en mains la cause de nos chômeurs et entend coopérer à la solution du problème.

Lorsque le gouvernement de Québec a discuté la question d'accepter l'offre faite par Ottawa d'accorder une somme de \$2,850,000 à la province, l'honorable Premier Ministre Taschereau a rappelé au ministre des Travaux, à Ottawa, ce que son gouvernement a fait pour aider au chômage. Cette partie de la lettre du Premier mérite d'être citée :

"Je veux vous dire ce que notre gouvernement a fait, au cours de l'été, et fera au cours de la prochaine saison pour aider à remédier au chômage qui, je dois l'avouer, a été exagéré, car si la construction et la réfection des routes sont suspendues, alors que nos ports sont fermés, alors que le mouvement touristique est arrêté et l'activité générale très diminuée, le chômage, comme il l'a fait dans le passé, ne saurait manquer d'exister. Si nous avions la main-d'oeuvre suffisante pour les mois d'hiver, nous n'en aurions pas assez pour les mois d'été.

LES CHANTIERS

"Deux de nos principales compagnies fabricant la pulpe et le papier, l'International Paper Company, et Price Brothers, m'avisent que leurs opérations, cet hiver, égaleront tout à fait, si elles ne les dépassent légèrement, celles de l'an dernier. La compagnie Price Brothers m'apprend même que, le mois dernier, dans la région du Lac Saint-Jean, elle a fait afficher des avis demandant 75 travailleurs et qu'aucune réponse n'a été reçue.

Toutefois, un chômage notoire existe en plusieurs parties de la province.

TROIS-RIVIÈRES ET LA CRISE

« Sur 2 519 chômeurs enregistrés à l'hôtel de ville, 746 ont actuellement du travail grâce aux travaux de pavage, de drainage, d'aqueduc et de réfection de certaines rues, sous le contrôle de la Corporation. La ville paye par semaine en salaire \$ 3 600 à ceux qui sont sur sa liste régulière et \$ 2 600 aux ouvriers de la liste supplémentaire [...] M.G.A. Gruninger, entrepreneur, emploie actuellement 18 charretiers et 68 hommes sur le boulevard Saint-Louis. On a fait le terrassement rue Cartier jusqu'à hier. On commence à faire le béton cet après-midi au boulevard Saint-Louis [...] Il faut ajouter que 35 hommes travaillent actuellement au tunnel de l'avenue Laviolette ».

(Le Nouvelliste, 29 septembre 1931)

DES TRAVAUX

"Nous avons commencé la construction d'une prison à Québec, et agrandissons considérablement la prison de Montréal; nous agrandissons aussi les palais de justice de la Rivière-du-Loup, de Joliette, de Sherbrooke et de même les entrepôts de la Commission des liqueurs de Québec. La construction d'un palais de justice à Ville-Marie est à la veille d'être entreprise. Des travaux importants sont aussi effectués au palais de justice de Québec et au musée de la province. La plupart de ces travaux n'étaient pas urgents; nous les avons entrepris pour donner de l'emploi à la population.

"Puis-je ajouter que nous avons construit ou construisons au cours de la présente saison 145 ponts en fer ou en béton pour une somme qui dépasse \$1,500,000.

"Ajouterai-je aussi qu'à même le fonds de l'Assistance publique, nous avons avancé pendant cette saison également plus de \$7,000,000 pour des travaux actuellement en cours. L'Université de Montréal, l'Hôpital Notre-Dame, l'Hôpital de Verdun, l'Hôpital de Chicoutimi, et plusieurs autres bénéficient de ces dons.

LES ROUTES

"Pour remédier à la situation, nous employons pour la construction des routes maintenant près de 25,000 hommes et leur salaire a été récemment accru de .50 sous par jour; ce qui coûtera à la province un déboursé additionnel de \$600,000,000.

un des deux liens physiques entre la basse-ville et le coteau de l'Exposition et du bidonville de La Pierre.

Pendant toutes ces années ou presque, la population de cette rue a vécu comme au théâtre avec une séquence d'événements, souvent dramatiques, mais toujours pénibles, de déplacement et de groupement de population, de mouvements d'animaux, de va-et-vient de véhicules chargés de misères et de travaux de chômage lancinants et interminables. La population a été marquée par la dureté des événements, par leur constance, et leurs effets pénibles sur les jeunes qui n'ont pas toute la force et la maturité pour discerner et s'aguerrir.

Depuis leur tendre enfance, les jeunes de la rue sont terrorisés par les "bohémien". Ces itinérants, pratiquement tout l'été, viennent de la basse-ville, empruntent la 1^{re} avenue et, par la côte de l'Exposition, se rendent, dit-on, au village-bidon de La Pierre, à l'extérieur des limites de la ville sur le quatrième coteau. Ce climat de terreur touche les plus jeunes mais aussi les parents qui doivent les rassurer. Eux aussi les craignent. Ces itinérants évoquent les images et les peurs des sorcières maléfiques dotées de pouvoirs surnaturels les plus méchants, appliqués à leur guise envers ceux qui, semble-t-il, ont des sentiments hostiles envers elles et les siens. Il y a de quoi s'inquiéter.

Débouchant du haut de la côte Saint-Maurice, ils passent lentement sur la rue par groupes de deux, trois ou quatre voitures, l'une derrière l'autre. À leur approche, les gens rentrent ne voulant pas les provoquer. Les filles courent se cacher dans une garde-robe de la maison. Ils sont réputés pour enlever les enfants, la nuit et surtout les petites filles ainsi que pour voler des poules, des chiens et des biens qui traînent.

Ils voyagent en buggy, en voiture bâchée ou en roulotte munie d'un tuyau de poêle ce qui indique une permanente errance. Ils se déplacent au pas d'homme, lentement, tirés par des chevaux squelettiques. Le conducteur assis au bord gauche du banc, barbe longue noire ou grise, le fouet à la main, coiffé d'un grand feutre verdi par le temps, vêtu de noir, ne regardant que le chemin devant lui. Une habitude probablement acquise avec le temps. À côté de lui, sans doute sa femme, aussi impassible que lui, est assise en recul sur le banc, appuyée sur le dossier. Elle est parée d'un châle sur la tête et d'une robe autrefois fleurie. Ses grosses mains sont croisées sur ses genoux. Sa figure âgée est basanée et ridée. Leurs biens matériels apparaissent accrochés ici et là sur le véhicule : fanal, chaudrons, paniers, valises, parapluies, baluchons, boîtes ... un ou deux chiens suivent à l'ombre, sous la voiture.

À leur arrivée, au-dessus de la côte Saint-Maurice, tout le canton est alerté : les hommes sur leurs gardes, les femmes à l'intérieur, les enfants collés à leur mère. En vieillissant, les gars feignent de l'assurance mais se mettent tout de même à couvert pour éviter que le regard d'un bohémien ne croise le leur et qu'il y détecte ou croit y détecter des sentiments hostiles. La rumeur circule que, même à distance, le coupable peut être frappé d'un vilain sort.

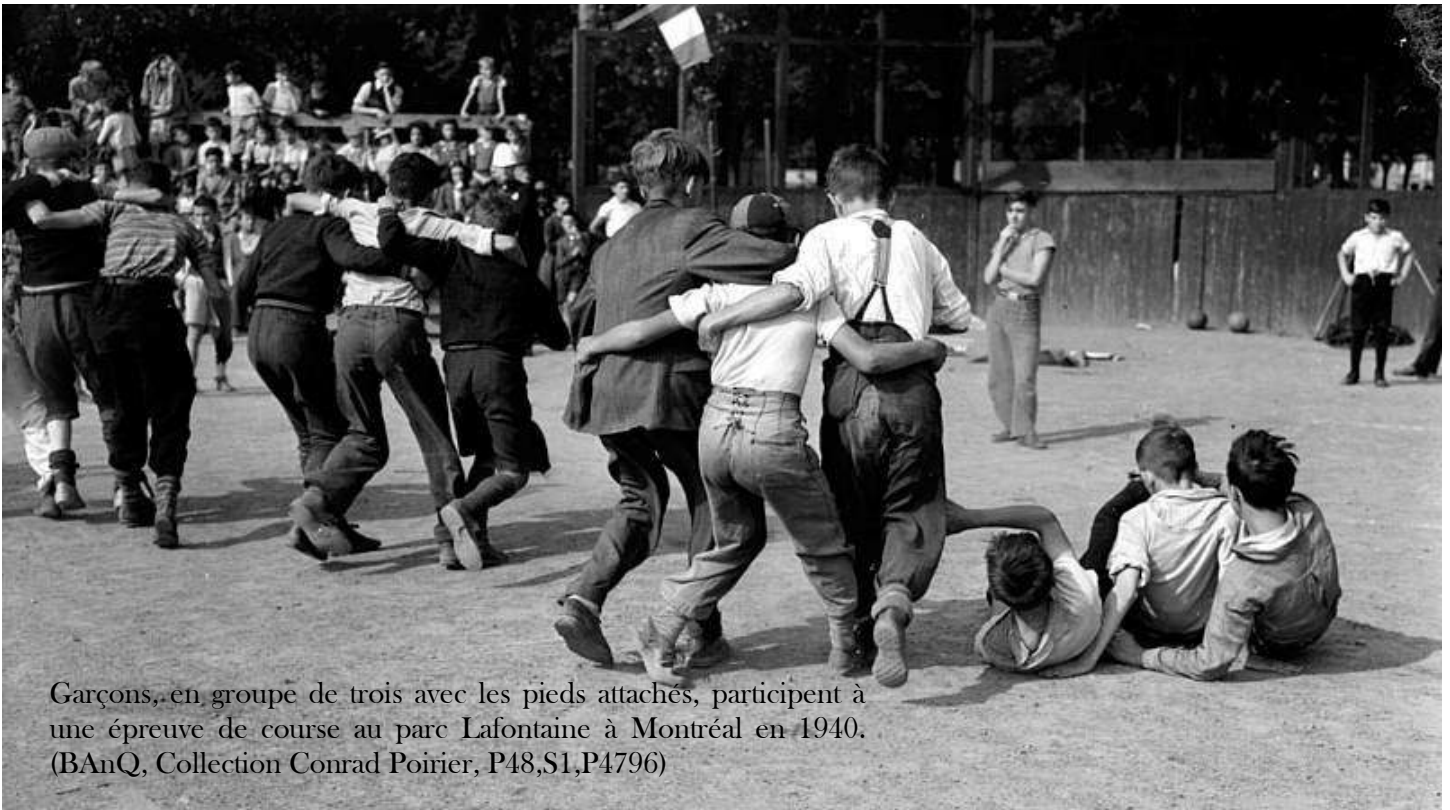
Les gars ont tous des histoires d'horreur à raconter à leur sujet. Ils volent des enfants pour les revendre; ils sont menteurs, grossiers et ils sacrent. Ils ne craignent pas les policiers; ce sont ces derniers qui les craignent. Ils ne savent ni lire, ni écrire; ils sont toujours en déplacement mais on ne sait d'où ils viennent ni où ils vont. À tout le moins, les gens du quartier l'ignorent. Un fait, souvent rapporté en preuve, est celui d'un

livreur qui a été frappé à une main de la "fourchette" tel que surnommée à l'époque, une maladie terrible de gangrène grugeant le centre de la main. Il montrait ses cicatrices comme témoin de sa preuve. Selon lui, c'est un sort qu'il a contracté - il s'en souvient bien - dans la salle des pas perdus de la gare du chemin de fer où il avait refusé une obole à une "bohémienne" qui sollicitait l'aumône.

Les gars comme tout le monde croient à l'histoire du sort jeté. Ils connaissent le livreur qui fréquente le quartier. Pendant sa maladie, il se faisait traiter à l'hôpital Saint-Joseph, se déplaçait le bras en écharpe et la main recouverte d'un pansement. On sait qu'il a fini par en guérir mais en gardant de grosses cicatrices. Les gars sont mystifiés, craintifs et crédules. Ils croient, sans en être sûr, qu'un tel pouvoir existe. Ce pouvoir, ils le voient semblable à celui des saints ou des personnes vivantes qui font des miracles et guérissent bien que ces personnes fassent le bien et non le mal.

Au milieu de leurs interrogations, dans l'atelier, l'un d'eux suggéra que l'on demande l'avis du docteur Beau-lac. C'est un de ses garçons qui en fut le messenger. La réponse fut rapide, nette et rassurante. Un tel pouvoir de sorcière n'existe pas. La maladie de la "fourchette" du livreur du quartier a été occasionnée par un furoncle malin mal traité qui a dégénéré en gangrène et qui a pris beaucoup de temps à guérir. Les gars sont à demi rassurés mais pas les femmes ni les filles.

Les bohémien ont circulé sur la 1^{re} avenue pendant toute la décennie de la crise économique mais en plus grand nombre. Avec la décennie et la crise économique, le village prend de l'importance. On peut le voir en passant mais c'est inquiétant de s'arrêter. Il semble que personne en autorité n'ait jamais su ce qui s'y passait.



Garçons, en groupe de trois avec les pieds attachés, participent à une épreuve de course au parc Lafontaine à Montréal en 1940. (BAnQ, Collection Conrad Poirier, P48,S1,P4796)

Les gars sont étrangers chez eux

Les gars sont tantôt des enfants de la famille, tantôt marginalisés, tantôt étrangers, tantôt commodément réintégrés. De la plus tendre enfance jusqu'à l'adolescence, ils sont protégés et incorporés sans distinction ou presque avec les autres membres de la famille. Avec l'adolescence, les relations avec la famille changent. Ils n'ont plus entre eux les mêmes propos, le même sens d'appartenance à la famille. Ils se différencient, se marginalisent et sont marginalisés. Ils deviennent à part. Ils s'investissent dans le sport, dans leurs hobbies comme l'auto, la radio, l'aviation. Ils aiment parler de la crise et des rumeurs de guerre.

De ces sujets, telles la crise et la guerre, non seulement ils aiment en parler mais ils en éprouvent un réel besoin, mais personne ne les écoute. Avec le temps, ils se sentent encombrants, sans discours, inutiles. Le silence les ferme et accroît leur culpabilité de n'avoir rien à dire mais aussi, par les temps qui courent, de ne pas se trouver utiles et de ne pas compter sur un emploi même temporaire.

Les liens affectifs avec les membres de la famille s'atténuent, ne s'expriment plus. Les parents ne discutent pas avec eux de métiers : menuiserie ou ébénisterie; de professions : notaire, ingénieur. Ils indiquent plutôt qu'ils souhaitent pour eux un emploi stable, payant, semblable à celui de leur père

et pourtant, ils n'y ont jamais mis les pieds là où leur père travaille. De plus, ils n'entendent jamais parler d'un travail spécifique, même pas de celui de leur père et — sauf pour les fils du menuisier.

Cette ignorance les inquiète car ils doivent apprivoiser cette réalité, peut-être l'inventer. Ils s'y attendent. Car, franchement, les métiers des pères ne les impressionnent vraiment pas et ne cadrent en rien avec leur vision de l'avenir annoncée par les nouvelles technologies. C'est peut-être inconsciemment ce qui motive leur esprit avant-gardiste d'entreprise.

Les sentiments d'isolement sont aussi aggravés par le fait que leur père ne les amène plus à la pêche, à la

chasse, pas plus qu'aux joutes de hockey et de baseball, aux réunions sociales ou mondaines, à l'exception des décès et des mariages. Difficile à savoir pourquoi, mais les parents ne présentent plus leurs garçons à des étrangers dès qu'ils atteignent l'adolescence. Les gars, par honte, n'osent pas en parler entre eux. Ils se replient vers la gang en se disant que c'est probablement ça, vieillir : se sevrer de la famille. C'est pourquoi l'atelier de Bidou devient leur refuge, leur école de formation.

Ils se sentent aussi exclus du monde qui les entoure. Personne ne les sollicite. Ils se sentent inutiles. Ils sont sans cause à partager, non par leur refus mais par manque d'opportu-

nité, ne serait-ce que pour l'expérience qu'ils en retireraient et la contribution qu'ils apporteraient, si minime soit-elle, mais aussi parce que la réalité les concerne. D'ailleurs, en 1933-1934, au plus bas de la crise du logement, l'aide qu'ils ont apportée aux familles logées temporairement dans des bâtiments temporaires du terrain de l'Exposition a été fort appréciée. Ils se le disent entre eux : plusieurs aimeraient participer à un orchestre de jazz, à une fanfare, faire partie d'un groupe d'information politique, patriotique... mieux contribuer au développement du nationalisme canadien-français.

L'éducation sexuelle

L'éducation sexuelle, dans une même famille, n'est pas la même pour les garçons et les filles. Celle des garçons est laissée en friche tandis que celle des filles est faite en partie par la mère, à la maison. Tant pis, de toute façon, les gars l'ignorent et ne s'en préoccupent même pas. Les gars l'apprennent d'eux-mêmes, par des bribes de conversations, des échanges en pièces détachées entre gars, chez Bidou, au terrain de l'Exposition, avec les animaux de la ferme, dans le bâtiment des chevaux de reproduction, dans la nature, la papillonnée.

Aussi, c'est par déduction qu'ils comprennent que, forcément, leurs parents s'y livrent aussi puisqu'un petit frère, une petite sœur s'ajoutent régulièrement et mystérieusement à la famille par l'intermédiaire des indiens vagabonds et irresponsables si on se fie aux parodies pudibondes et courantes dans le milieu.

Tenus à l'écart des faits de la vie, les gars, lorsqu'ils sont finalement informés, subissent, pour la plupart, un traumatisme sérieux car, selon l'enseignement reçu, pour eux, faire l'amour est un péché énorme. Plusieurs développent une méfiance envers leurs parents; méfiance qui accentue d'autant leur isolement et diminue l'autorité parentale à leurs yeux. La question sexuelle chez les garçons entraîne une

lourdeur insensée de conscience. La chape morale est martelée en eux par les prêches désincarnées de l'Église et de l'école, et véhiculée par les parents en faisant du sexe le péché capital extrême. Les gars sont, malgré eux, entraînés dans un tourbillon infernal qui, faute de soupape, les isole encore plus sur eux-mêmes, les rend seuls au milieu de leur groupe. La sexualité ne s'apprend pas à la maison ou à l'école.

L'apprentissage se fait aussi d'une façon inattendue, sur un fil électrique, une branche, dans la rue. Ils en tirent certaines satisfactions personnelles et intérieures qu'ils ne partagent qu'une fois échappés de la chape morbide. Entre temps, ils savent qu'ils devront, pour s'en libérer, témoigner au confessionnal. Un autre supplice. Que va penser de lui le curé : lui, le fils d'un tel, bon paroissien ? Le curé connaît chaque famille.

Certains d'entre eux vivent les mêmes angoisses mais s'en dégagent lentement. Ils deviennent fantasques, cyniques, apparemment indifférents. Leur humour, souvent grossier sur le sexe, les femmes, les curés sont des exutoires libérateurs des démons qui hantent insidieusement leur existence. Ils vivent là la face cachée de leur vie. Heureusement, l'atelier leur procure un refuge. Les gars y sont franchement récupérés.

Frères et sœurs

Dans la famille, Dieu, la famille, les sœurs exercent un regard particulier et changeant à leur sujet. Jusqu'à la fin de leur adolescence, elles ont peu d'égard pour eux. Selon elles, ils n'ont pas de conversation. Ils prennent de la place. Ils sont lents, éparpillés, dérangeants, insensibles. Ils s'expriment mal, manquent de vocabulaire. Ils n'aiment pas se laver. Ils ont des mauvaises manières à la table, ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. D'après elles, les gars de chez Bidou forment un groupe à part. Cependant, cette image du frère change surtout à la post-adolescence. Le regard de la sœur devient plus tolé-

rant jusqu'à devenir complaisant, complice. Elle devient moins critique à son sujet. Elle prend souvent sa défense auprès des parents et des autres membres de la famille.

C'est aussi l'âge où le gars prend conscience de lui-même, devient plus rangé, plus ponctuel. Il est plus attentif à sa tenue vestimentaire, sa beauté, sa peignure, sa propreté enfin à son image en général. Il invite des amis à la maison : des gars soignés, non engagés, de bon avenir, des bons partis quoi! Ce qui ne déplaît pas aux sœurs qui stimulées et autorisées, réciproquent en invitant elles aussi des amies. Au fil des rencontres et des leçons dispensées par les sœurs et leurs amies, les gars apprennent les bonnes manières à la table, comment avoir un bon comportement social, comment tenir certaines conversations en groupe de filles et de gars. Ces accointances se font surtout à la maison du frère et de la sœur, sans l'intervention des parents. La sœur prépare la rencontre avec grignotines et musique sur disques. Devenant peu à peu plus familiers, garçons et filles se rencontrent à l'extérieur : à la patinoire, à l'aréna, lors des sports de glisse. À l'âge adulte, ils iront à un club social ou à un club sportif. Frère et sœur deviennent des complices de socialisation. Par ailleurs, même s'ils sont de bons comparses dans cette saga, ils ne sont pas pour autant des confidents. Leur éducation ne les a pas préparés à un tel rapprochement. Ce n'est pas non plus chez Bidou que ces choses-là se disent. Pour les parents, l'appartenance d'un fils à la bande à Bidou est une fatalité éprouvante, quasi inévitable. C'est, en partie, censé appartenir à la famille!

Recherche identitaire

Les gars du quartier se considèrent des apatrides dans le magma de l'époque. Ils n'arrivent pas à mettre pieds sur le sol national. Ils savent d'où ils viennent - des descendants de colons français. Ils parlent le français sans doute différent de celui officiel,

eux n'ont jamais été en contact avec un Français de France. Ils sont catholiques par héritage précieux de la mère patrie. Ils sont conscients qu'ils partagent même un grand pays, cette culture que 200 ans ont différenciée.

Oui, cette culture leur est chère malgré le temps et la distance; elle est un besoin biologique. Ils comprennent aussi que leur culture est gravement menacée par la culture anglophone ambiante et dominante. Ils réalisent que le rattachement politique à la France est impensable. Il est clair que le Canada-anglais, voire l'Empire, ne le tolérera pas. Ils ont compris que c'est dans ce pays d'ici qu'ils devront vivre. Les gars savent, par les journaux francophones, qu'il y a des mouvements nationalistes qui revendiquent une plus grande autonomie provinciale, d'autres qui prêchent un nationalisme plus engagé. Beaucoup d'esprits sont entraînés dans ces divers mouvements. La plupart des gars en sont de cœur mais ils n'arrivent pas à sentir un territoire, bien concret, se définir visiblement sur carte. Ils ne voient pas non plus une solution aux colonies francophones hors Québec, installées aussi pour concrétiser le Canada Français.

C'est seulement à l'école que les gars ont l'impression de vivre un certain nationalisme avec l'hymne officiel le *Ô Canada*, accompagné du salut au drapeau non officiel du *Fleur de Lys* par un garde-à-vous solennel. C'est, en somme, l'école qui allume et alimente la flamme nationaliste chez les gars de cette époque. Ils constatent aussi que le pays Canada est une nébuleuse et à ce jour mal défini. C'est un pays neuf fait de colonies récentes hétérogènes, reliées entre elles par le chemin de fer et le télégraphe. Il n'est pas encore stabilisé, conforté qu'il est aux changements constitutionnels précipités par la Confédération.

Durant cette décennie, les préoccupations majeures du gouvernement provincial sont celles de la crise économique d'une ampleur jamais vue. Il ne sait pas comment la gérer, comment la

financer et l'administrer. Cette situation touche l'ensemble du pays. Elle concerne profondément les gars en leur interdisant l'accès à un emploi, même temporaire, en prolongeant leur dépendance envers leurs parents et en retardant leur insertion dans la société des adultes. Ce n'est qu'avec l'éclatement de la crise politique nationale du plébiscite sur la conscription que les gars se sentent enfin personnellement visés et prennent le parti du nationalisme québécois s'opposant à celui positif du sentiment impérialiste du Canada Anglais. C'est la seule instance où les gars ont l'impression de faire partie d'un mouvement nationaliste québécois et d'y participer jusque dans la rue.

À l'époque, les rapports du Québec avec le Canada anglais sont nuls. Il y a bien les journaux, des revues, la radio de langue anglaise. Rien de tout ça ne s'adresse à des jeunes comme le font les revues, les magazines et le cinéma américains. En France, on s'occupe vraisemblablement du problème des jeunes mais, ici, on n'en sait rien. Cependant, les gars retiennent des journaux francophones l'apprentissage des règles des débats démocratiques, appliquées, non sans difficultés, par le conseil municipal local, par l'Assemblée législative à Québec; règles héritées des dirigeants politiques d'Ottawa.

Avec les rumeurs de guerre grandissantes et leur implication possible, ils se posent des questions sérieuses d'allégeance. Au Canada ? Tout leur dit que ce pays est en tout point étranger à leur sens d'appartenance, sans compter le statut colonial du Canada envers l'Angleterre. Adhérer, n'est-ce pas pour eux une façon d'accroître la

dépendance du Québec ? Les gars voient bien qu'ils n'ont pas de patrie. Ils en ont une mais elle est interdite.

Les journaux, les revues, le cinéma démontrent que la culture d'ici et celle de France se distancent. Convergeront-elles un jour tout en évoluant ? La culture canadienne française, après deux siècles d'isolement, aurait un grand besoin d'un ressourcement. Mais, ce ne serait pas dans l'immédiat, ni avant-guerre, ni après-guerre. Il n'est pas question, pour eux, d'espérer quoi que ce soit d'un pays perdu.

Ils sont jeunes, mais assez réalistes pour ne pas espérer l'impossible. Ils sont responsables de leur culture, de leur destinée. Ils se forgent un pays d'espoirs. Indépendamment des liens souhaités avec la France, les gars comprennent que la culture américaine exerce sur eux une force d'attraction difficile à contrer. La parenté des deux cultures, du moins ce qu'ils en voient, est indéniable. Le rapprochement s'effectue ouvertement, insidieusement. Il engendre chez eux, à leur insu, l'amorce d'une nouvelle culture, un moteur de développement et d'affranchissement; premièrement à l'égard de la chape sociale rigide de la culture locale et, deuxièmement, par l'accord d'une aisance d'affirmation d'eux-mêmes envers les autres, notoirement, plus tard, à l'âge adulte.

C'est de cette culture qui les nourrit dans la modernité d'alors et dont ils cherchent à s'enrichir. Si les circonstances les modifient et les préparent mieux aux changements sociaux et technologiques qui s'annoncent, elles ne leur rendent pas, pour autant, le pays qu'ils cherchent.



CORPORATION
DE DÉVELOPPEMENT
CULTUREL
DE TROIS-RIVIÈRES

Loisirs et distractions

La génération des adolescents dont on évoque ici les gestes et les émotions, a entre 12 et 17 ans. Sans être à l'abri des vicissitudes du moment, ces adolescents n'en connaissent pas toutes les rigueurs. Les parents, l'Église et l'école transmettent leurs valeurs. Mais ce ne sont pas les seuls intermédiaires.

LE CINÉMA

L'âge d'or du cinéma trifluvien s'ouvre avec la décennie 1930. Quatre salles commerciales se disputent alors la clientèle des spectateurs. Trois d'entre elles ont pignon sur rue des Forges. Ouvert en 1913, rénové en 1925, Le Gaieté prend le nom de Rialto au début de l'année 1931. Dès cette époque, sa programmation est marquée par la diffusion des westerns. L'Impérial est situé près du Gaieté, même côté de la rue, à l'angle des rues des Forges et Champlain. Tommy Trow, déjà propriétaire du cinéma Royal de Drummondville, transforme l'hôtel Frontenac et commence les projections de films le 13 octobre 1919. En 1929, la salle dispose d'un équipement pour diffuser, la première, le cinéma sonore. Sérieusement endommagée par un incendie, l'espace est réaménagé avec des sièges pouvant asseoir deux personnes, ce qui en fait l'originalité. Inauguré le 7 avril 1928, le Capitol – aujourd'hui salle J.- Antonio Thompson – se dresse en face de l'Impérial. Plus prestigieuse, notamment par sa décoration, sa salle est la plus spacieuse avec ses 1 200 sièges. Jusqu'à la mi-temps de la décennie 1950, son répertoire cinématographique est anglophone.

La quatrième salle se trouve sur la rue Saint-Maurice, une artère commerciale qui prolonge la rue Champflour, desservant toutes deux les quartiers en développement de ce secteur trifluvien. En 1928, Simon et Alexandre Barakett transforment un édifice commercial en salle de cinéma qu'ils nomment d'abord Le Palace. La première représentation est donnée le 8 novembre 1930. Dernier cinéma à diffuser des films muets, le Palace fit également sa marque en présentant des vaudevilles. La salle subit un incendie en 1932. Les propriétaires la rénovent et, la même année, la louent à France-Film qui la nomme Cinéma de Paris.

La salle Notre-Dame est située sur la rue Sainte-Julie, à proximité du Palace. Les Pères franciscains, curés de la paroisse de Notre-Dame-des-Sept-Allégresses, sont à l'origine de sa construction terminée au mois de septembre 1928. L'espace culturel ouvre deux mois après. L'année suivante naît la troupe de théâtre Les Compagnons de Notre-Dame, héritière du Cercle dramatique paroissial créé en 1921. Les Compagnons et les Compagnes, puisqu'il existe deux troupes distinctes, se produisent alors sur la scène de la salle de la rue Sainte-Julie où, pendant la décennie 1930, furent irrégulièrement projetées des séances de cinéma.

Pour en savoir plus : Mario Bergeron, « Histoire des salles de cinéma de Trois-Rivières », p. 292-315, dans Jean Roy et Lucia Ferretti, directeurs, *Nouvelles pages trifluviennes*, Québec, Septentrion, 2009, 339 p. Louis-Philippe Poisson, *Les compagnons de Notre-Dame ou 50 ans de théâtre*, Trois-Rivières, Éditions des Nouveaux Compagnons, Inc., 1980, 180 p.

Il arrive aussi que la ruelle, la rue et l'atelier de Bidou ne suffisent plus à remplir les temps de loisirs. Or, l'univers des adolescents s'élargit avec l'âge, peut-on dire. Puis, voilà que la décennie 1930 s'ouvre avec le cinéma sonore, donnant accès à un autre monde. L'Exposition annuelle, avec ses divertissements, ses nouveautés et son exotisme, remplit un semblable rôle tout en excitant l'imagination de chacun.

Jean Roy



Cinéma Rialto, rue des Forges, Trois-Rivières. Vers 1940. Centre interuniversitaire d'études québécoises. (Collection René-Hardy, Fonds Trois-Rivières, Série Séminaire Saint-Joseph (14b), TR_SEM_ST_JOS_090)



Malgré la crise économique, les Trifluviens soulignèrent le 300^e anniversaire de Trois-Rivières en 1934. Plusieurs événements furent organisés pour distraire les petits et les grands. Devant l'Hôtel de Ville (BAnQ, Fonds Studio Henrichon inc., 1981, P129, DA-47)



Groupe de personnes lors des fêtes du tricentenaire de Trois-Rivières, 1934. Pour rompre avec la grisaille de la période, des fêtes grandioses pour rappeler un passé mythique.

(Archives du Séminaire de Trois-Rivières. Cote: 0064-65-01)



Intérieur de la Salle Notre-Dame, 1939-1959, (Collection Compagnons de Notre-Dame).

La salle Notre-Dame

Le cinéma Notre-Dame est un point tournant dans la jeune saga des gars du quartier. Depuis le début de la crise économique, les jeunes de la ville sont sans travail, même occasionnel. Un revenu, même minime, leur permettrait d'occuper leur temps libre par quelques sorties et surtout d'alléger le fardeau des parents. Les autorités s'en inquiètent. Elles craignent une augmentation de la délinquance juvénile. Les Pères franciscains prennent l'initiative d'offrir des séances de cinéma à la salle Notre-Dame; maison de la troupe de théâtre « Les Compagnons Notre-Dame », rue Sainte-Julie. La nouvelle d'un cinéma, à cinq sous, pour des gars de sept à quinze ans, se répand comme un coup de vent par toute la ville, y compris chez Bidou. C'était un événement marquant surtout quand on sait la position des Pères et de tout le clergé sur le sujet.

Un risqué ? Les Pères sont-ils tombés sur la tête ? Beaucoup s'interrogent. Non, une provocation, à quelques cent mètres à peine du cinéma de Paris souvent décrié le dimanche du haut de la chaire, justement par ces Pères franciscains, pour ses projections offensantes à la morale des bien-pensants. Ce qui n'empêche pourtant pas les gens « biens » d'y assister. Les autres cinémas de la ville diffusant des films américains ne subissent pas de tels anathèmes.

Au début, le cinéma des Pères, comme le nomme les adultes, est un événement, semble-t-il, assez anodin pourtant devenu majeur en ville et par le coteau. C'est une première pour les jeunes garçons seulement et c'est bien avant que la majorité de leurs parents ne disposent de ce temps ni des moyens pour assister à des projections des salles commerciales de la ville. Le cinéma est désirable, divertissant, attrayant. C'est une porte ouverte sur le monde mais, il n'a pas une bonne réputation morale. Les gens se sentent

timorés. Ils sont ambivalents, enthousiastes et réticents. Malgré la caution des Pères, les gars craignent d'être pointés du doigt, à l'école, ou subir un interrogatoire suspect à la maison. Les parents sont sceptiques, ce qui n'aide pas à la sérénité des gars. Mais, la curiosité aidant, ils s'y rendent quand même et c'est l'opinion enthousiaste du clan qui rompt les dernières résistances.

Les jeunes sont pressés. La bande, localisée à dix minutes de la salle, suit,

de proche, Bidou qui, silencieux, les mains dans les poches, emprunte un bout du boulevard, la côte et la rue Saint-Maurice, traverse au milieu des wagons, l'abominable et bruyante cour de triage du Pacific-Canadian jusqu'à la rue Sainte-Julie et la salle Notre-Dame. Ils arrivent tôt, au début de l'après-midi, se braquent devant les portes, débordent la façade de la salle jusque dans la rue, la bloquent. La salle est pleine à chaque représentation qui dure en moyenne trois heures (d'une à quatre heures). Le groupe arrive généralement parmi les premiers et s'agglutine, tout près de l'entrée pour occuper, d'après eux, les meilleures places. Les séances se déroulent dans un silence quasi absolu, même les rires sont retenus.

Une fois la séance terminée, les jeunes, abasourdis, dépaysés, retournent chez eux en petits groupes se rappelant les épisodes qui les ont le plus frappés. Ils viennent à pied de tous les quartiers. Pour beaucoup, il s'agit de plusieurs kilomètres de distance. Il est difficile de savoir ce qu'ils pensent de ces films. Chose certaine, ils sont probablement aussi impressionnés que l'ont été les gars du coteau. Quant à Bidou, les mains encore dans les poches, tête baissée, silencieux, il rentre chez lui au milieu de gars verbeux, agités.

Une autre vue du monde

Les jeunes ont été projetés, par l'écran, dans des mondes inattendus, fantaisistes, novateurs, issus d'une autre culture plus libéralisée. Ces mondes dépassent leur réalité. Pour la première fois, ils voient des personnes, le *Shérif* par exemple plus grand que nature, une bande de gars, *Our Gang* qui leur ressemble, mais d'une culture avant-gardiste, un bonhomme hors-pair, *Charlie Chaplin*, d'un tragique et comique insoupçonnés. Encore sur bandes dessinées, une première, une souris *Mickey Mouse*, un canard *Donald Duck*, humanisés, crâneurs, ingénieux, se défendant bec et ongles

contre les préjugés courants.

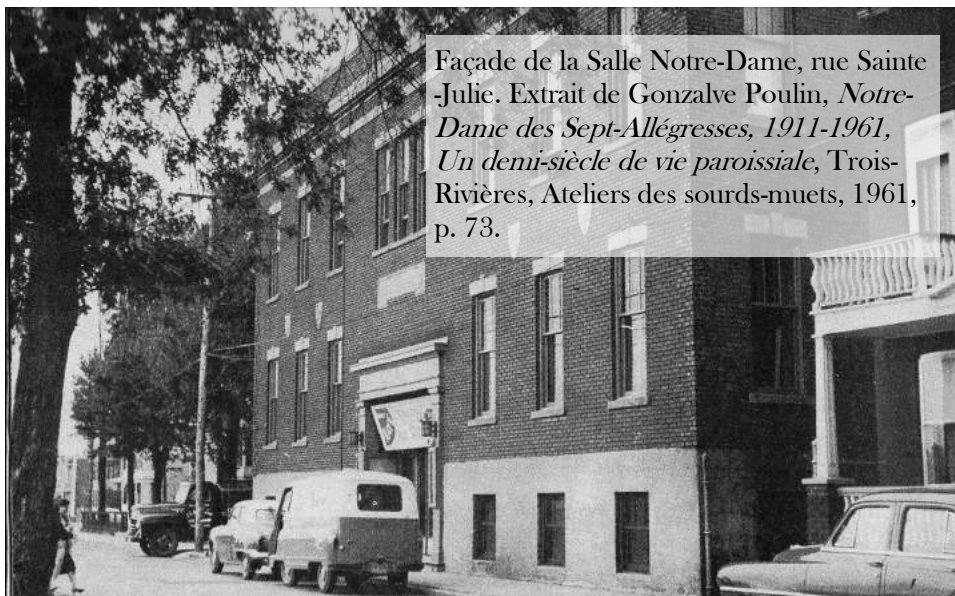
Très tôt, dans l'histoire du groupe, le cinéma du samedi avec des courts métrages noir et blanc de Mickey Mouse, de Donald Duck, de Poppy, de Charlie Chaplin et de séries étendues sur plusieurs mois de *Our Gang* et du *Shérif*, ont sur eux une influence marquante. On voit dans les cahiers et les manuels scolaires, sur des cartons, dans l'atelier, des dessins des héros des bandes dessinées. En groupe, on mime Charlie Chaplin. On le fait parler, marcher, jouer des sketches. Dans les ruelles, c'est la mode de monter une *Our Gang* contre une autre ou de placer le *Shérif* contre une bande masquée.

Dans l'atelier de Bidou, c'est de la série *Our Gang* dont on parle le plus. C'est leur série fétiche et pour cause, le groupe leur ressemble en plusieurs points : le même âge, le même nombre, la même tenue vestimentaire, les mêmes conditions sociales, un milieu physique semblable de banlieue entourée de boisés, une manière semblable d'agir où chacun fait à sa façon mais spontanément en cohérence avec le groupe, des valeurs semblables ligüées contre la violence, l'injustice, l'outrecuidance des mafias locales.

Le *Shérif* est un personnage à propos. Il arrive à temps et comble un vide dans la conscience des gars. Ils voient en lui que l'on peut compter sur

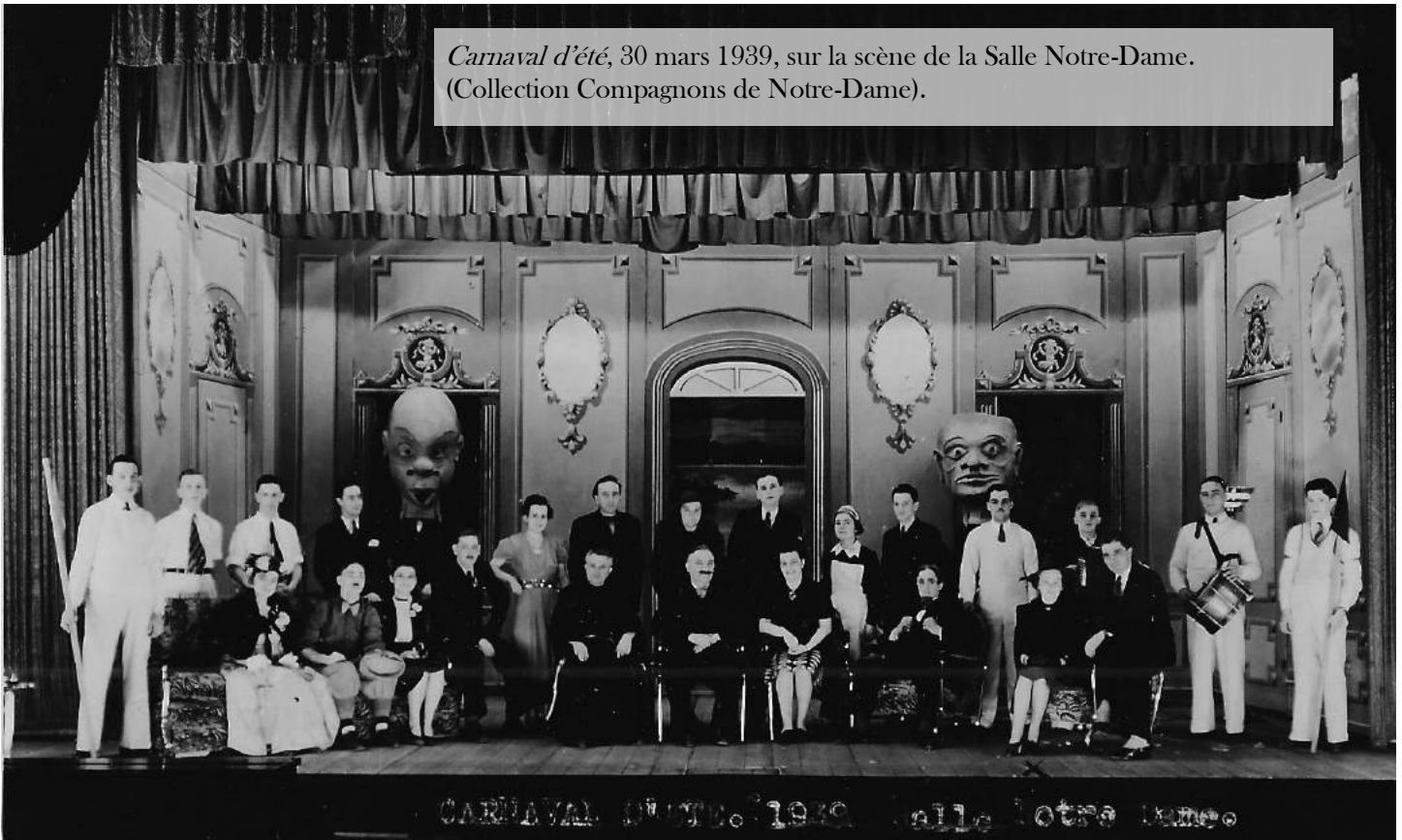
un policier comme le *Shérif*. Il impressionne pour des motifs semblables à ceux de *Our Gang*, motifs alors inespérés soient ceux de la morale policière. On ne sait pas ce que c'est mais l'image plaît beaucoup. Le shérif ne se fait pas professeur au tableau, il agit. Il fait ce que les gars auraient aimé que fassent ceux d'ici. La comparaison qu'ils font est pénible. Le décalage est grand. Ils se sentent humiliés. Ils se disent que les policiers d'ici, y compris ceux de la police provinciale, du même acabit, devraient être contraints de voir ce shérif en action même si on sait que son jeu est bonifié par le scénario et la magie de la caméra. Personne ne semble l'avoir proposé; aucun écho dans les journaux, sauf dans les potins.

Dans cette série, les gars font du shérif un héros, un modèle à suivre pour les hautes valeurs qu'il professe. Le shérif n'est pas clinquant. Il est de taille moyenne, au début de la cinquantaine, pas machiste comme les « beaux » policiers d'ici. Il rayonne une force de caractère, de détermination, de courage et d'audace. Il est incorruptible malgré les tentatives et les pièges qu'on lui tend. Il est aimé mais ne s'en sert pas. Il travaille seul et attrape toujours son homme. À jour sur la technologie de l'époque, il se sert d'un walkie-talkie — appareil mystifiant que chaque gars aimerait posséder. Il prend apparemment son temps pour



Façade de la Salle Notre-Dame, rue Sainte-Julie. Extrait de Gonzalve Poulin, *Notre-Dame des Sept-Allégreses, 1911-1961, Un demi-siècle de vie paroissiale*, Trois-Rivières, Ateliers des sourds-muets, 1961, p. 73.

Carnaval d'été, 30 mars 1939, sur la scène de la Salle Notre-Dame.
(Collection Compagnons de Notre-Dame).



réfléchir, prévenir les coups, tendre des pièges, organiser une impasse, forcer des aveux, accumuler des preuves, coffrer les coupables.

Rattrapés par la réalité

Les gars du coteau aiment bien ces séries. Ils trouvent cependant que celle de l'*Our Gang* existe trop en vase clos. Elle ne reflète pas la réalité d'ici. L'*Our Gang* plaît quand même. Elle est rassurante. Les fléaux qui courent sur le continent ne la touchent pas. Le cinéma fait sans doute ce découpage. Malgré tout, les gars aiment l'esprit bonhomme de l'*Our Gang*, son rayonnement. Sans s'en rendre compte, ils se comportent comme elle et, sans geste délibéré, la bande à Bidou devient la gang à Bidou ou tout simplement, la gang. Ces deux séries et les courts métrages donnent accès à la culture américaine blanche, par rapport à celle des noirs du cirque aperçus annuellement, à l'occasion de l'Exposition régionale.

Ces films bonifient la culture américaine, montrent son souci pour toutes les classes de la société, dont celle des

jeunes, et le besoin d'un cinéma divertissant, ludique et moralisateur. En revanche, il garnit, avec les magazines, la langue locale de mots anglais prononcés avec un accent improvisé. Les deux séries, *Our Gang* et le *Shérif*, présentent un paysage de banlieue, plus achevé que celui d'ici, des maisons plus grosses, des parterres fleuris, des arbres et arbustes et des espaces verts plus nombreux, partout accroché à presque toutes les maisons, le drapeau américain. Les sous-titres français font découvrir une langue simple, facile d'accès, ressemblant à la leur. Ils ont l'impression que, malgré la langue et la distance, les deux groupes pourraient bien fonctionner ensemble. Ils se sentent libérés de l'emprise parentale et, en y pensant bien, du Canada anglais aussi.

Jusque-là, une comparaison d'eux-mêmes avec un autre groupe ne leur est jamais venue à l'idée. Ils le font entre eux et ceux de l'école. Ils voient et se le disent : celui-ci est un gars correct, fiable, constant, toujours propre, ne se tiraille jamais; celui-là est rude, mal élevé, pas toujours propre, son

langage charrié, souvent « sacreur ». C'est aussi quelques fois l'image du groupe identique qu'ils trouvent identique, en somme, à celle de l'école. Ce n'est qu'avec *Our Gang* qu'ils peuvent se voir et se comparer en le faisant sur place avec les jeunes anglais de leur âge à commencer par ceux du noyau de la 6^e Avenue et, pourquoi pas, avec ceux de l'école anglaise de la rue Saint-Maurice où il passent assez fréquemment en observant ce qui s'y déroule dans les récréations ou à la sortie des classes. Ils ne peuvent juger de l'accessibilité de la langue parlée par les jeunes de l'école anglaise avec celle connue, mais en traduction, de la série *Our Gang*. En tout cas, ils observent que l'école est mixte. Ils en ont entendu parler mais ne l'ont jamais constaté sur place. Les gars et les filles, bien habillés, forment des petits groupes dispersés un peu partout.

À la vue de la cour d'école, quel enchantement; elle est gazonnée, entourée d'arbres et d'arbustes. Là aussi, il y a des élèves, garçons et filles qui se tiraillent, se provoquent, à l'écart des aires de jeux de ballon, de baseball. Et



Popular Mechanics Magazine, février 1935, 244 pages, books.google.ca/books?id=yN8DAAAAMBAJ&hl=fr&source=gbs_all_issues_r&cad=1, consulté le 11 décembre 2015.

Mickey Mouse, 1930, disneyde-tail.files.wordpress.com/2013/04/vicsnap-2013-04-20-21h39m20s13.png, consulté le 11 décembre 2015.

Our Gang; 1940, lordheath.com/web_images/bubbling_troubles_title_card.jpg, consulté le 11 décembre 2015.

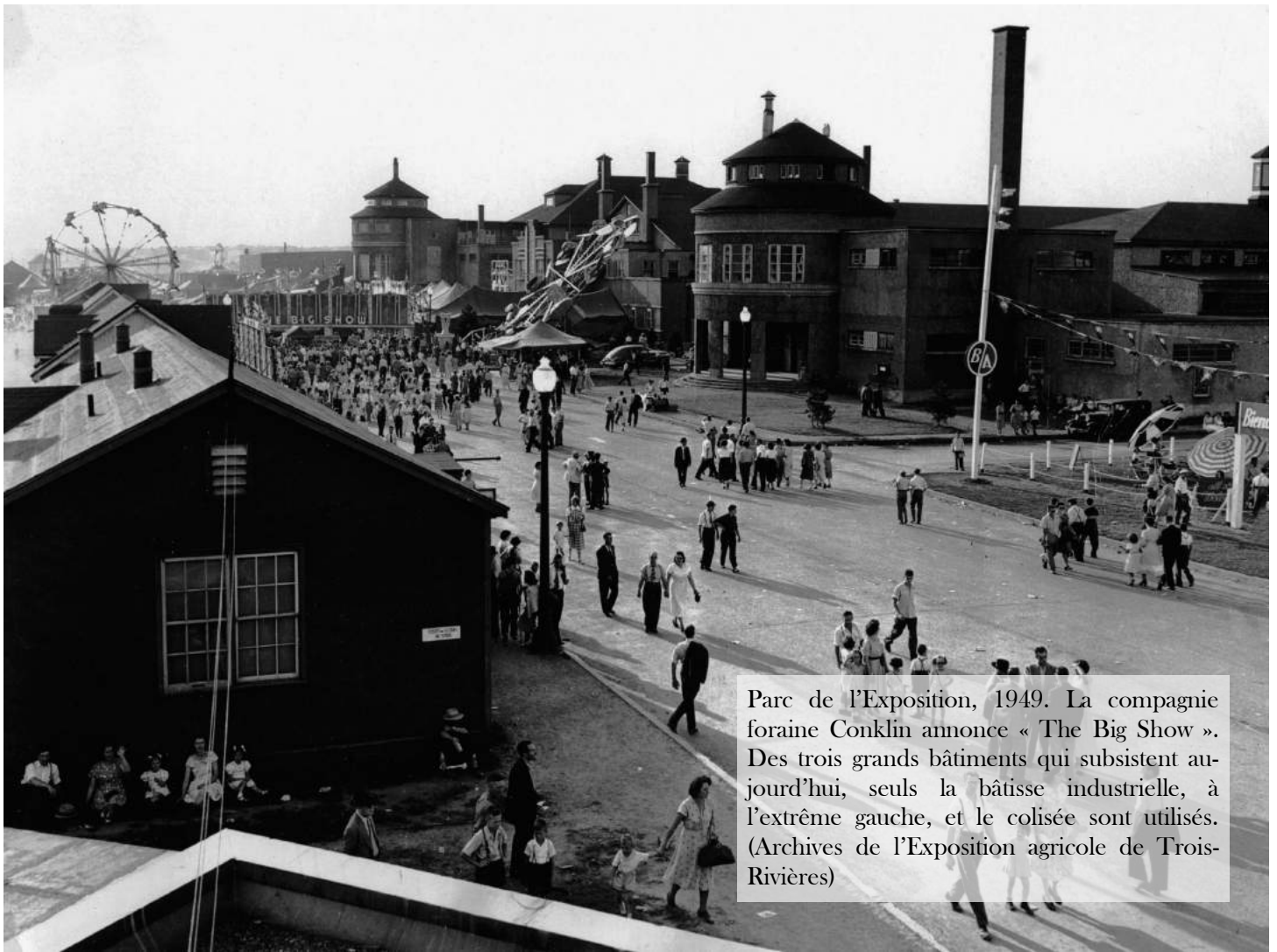
Our Gang, images.moviepostershop.com/our-gang-movie-poster-1922-1020196963.jpg, consulté le 11 décembre 2015.

l'hiver, une vraie patinoire entourée de clôtures. Encore plus incroyable, les joueurs des équipes sont vêtus de costumes appropriés pour chaque jeu avec un arbitre qui applique les règles. Ici, on apprend les règles du jeu, le jeu lui-même et surtout un comportement social discipliné essentiel à la vie en société et en affaires. Ceci leur fait réaliser des différences en même temps proches et lointaines avec les gars de l'*Our Gang* sans doute explicables par l'intrigue et l'outré frontière mais aussi

par le décalage avec des jeunes de la même ville. Ils croient comprendre qu'une école mixte ne serait pas recommandable pour eux étant donné leur caractère un peu machiste.

Aussi, tant qu'à faire, voyons aussi ce qui se passe dans la cour du Séminaire, le collège classique, plus présent, plus imposant, au cœur de la basse-ville. Une immense cour en friche, de terre battue, bordée de quelques arbres, sans équipement, sans jeu,

grouillante de gars en redingote noire avec ceinturon vert arpentant en bavardant, en petits groupes, la clôture de bar de fer longeant la rue sur trois côtés. C'est sombre. Un retour à l'époque des abbayes. Les gars se sentent bien loin de cette atmosphère alors qu'il y a pourtant, là, des gars du quartier. Paradoxalement, ils se sentent plus près de l'école anglaise et plus encore avec ce que reflétait l'*Our Gang*.



Parc de l'Exposition, 1949. La compagnie foraine Conklin annonce « The Big Show ». Des trois grands bâtiments qui subsistent aujourd'hui, seuls la bâtisse industrielle, à l'extrême gauche, et le colisée sont utilisés. (Archives de l'Exposition agricole de Trois-Rivières)

La parade et le cirque

Il en est question de partout, au mois d'août et même avant, dans *Le Nouvelliste*, le journal local, à la radio locale, sur les affiches chez le barbier - lieu reconnu pour ses potins, grands et petits, combien nombreux dans une petite ville. On clame de partout l'événement de l'année : le cirque agrandi avec, en grande nouveauté, l'homme-canon, la plus grosse femme du monde. L'Exposition régionale renouvelée, le plus grand divertissement en ville. Une semaine de bouillonnement social précédé par le fameux défilé du cirque dans les rues de la ville et clos par un grand feu d'artifices devant le stade de l'hippodrome situé sur le terrain de l'Exposition.

L'événement est attendu. Les gens réservent des places sur le trottoir, dans les escaliers, droits ou en tirebouchon, sur de petites estrades, des balcons privés, pour ne rien perdre du spectacle. Les gars, quant à eux, réservent la leur par un grand cercle rouge tracé à la craie sur le trottoir juste au coin stratégique de la rue Champflour et Saint-Maurice, au-delà de la cour de triage, avant la percée du tunnel

Saint-Maurice sous la cour du chemin de fer.

On vient de tous les recoins de la ville et de la région pour l'occasion. On s'amène pour la fête, joyeuse, exotique, pleine d'émotions fortes et d'une gamme de tableaux mobiles, grandeur nature, susceptibles de réjouir tout le monde y compris les curés tapis derrière les rideaux chez des amis. Il est vrai

que les petits, non-initiés, sont souvent apeurés par les éléphants, les fauves même en cage, et les Noirs accrochés un peu partout sur le matériel. Beaucoup de personnes disent en tirer un bagage de connaissances : une leçon d'histoire naturelle pour les uns, une leçon d'histoire sociale pour les plus renseignés en se référant aux Noirs du cirque.

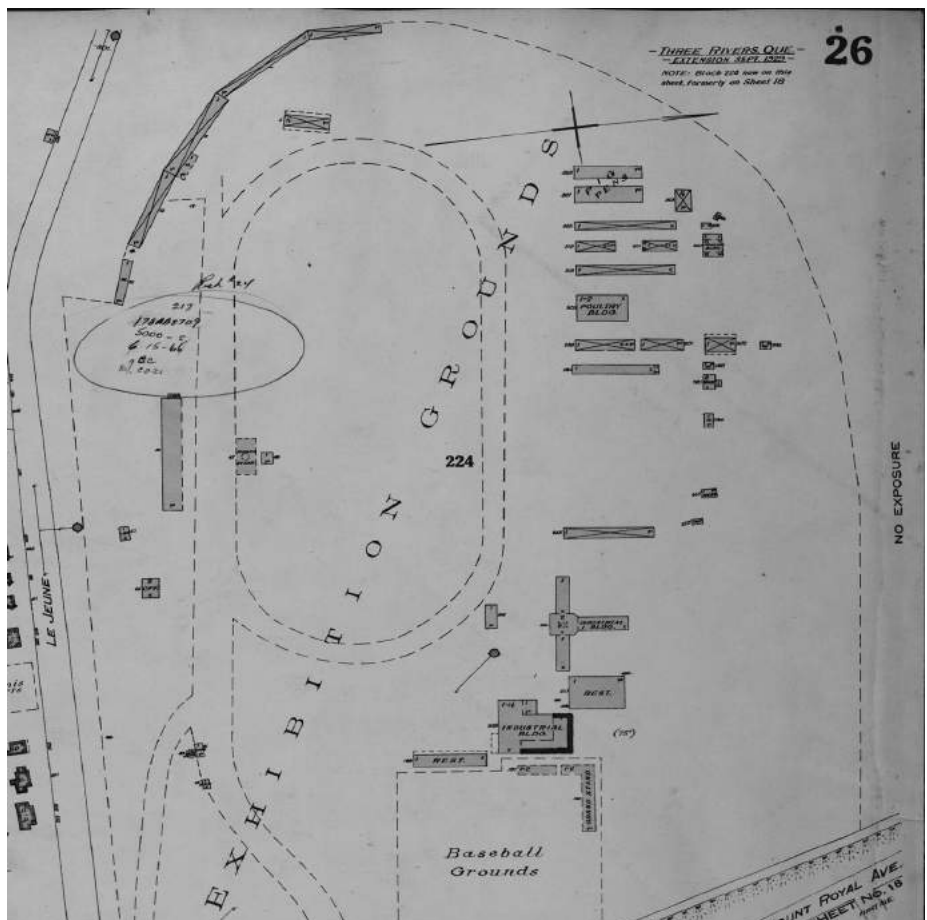
C'est un défilé impressionnant et bien ordonné, en séquences, au rythme des corps de tambours et de clairons de diverses écoles de la ville, des fanfares, de l'orchestre de jazz du cirque, le tout sur un fond mécanique de motociclettes, les chars du cirque et à peu près tous les éléments représentatifs locaux. On l'entend venir de loin sur la rue Champflour entre les haies serrées de spectateurs. Les policiers municipaux en motocyclette chromée ouvrent la marche en élargissant la chaussée envahie par la population impatiente. Sa contrepartie, l'escouade motorisée de la police provinciale, par souci de symétrie, ferme la marche.

Entre les deux apparaissent, dans l'ordre assigné, un des corps de tambours-clairons d'une école, du corps de policiers-pompiers de la Ville, tous en belle tenue bleu marin, casqués du chapeau colonial britannique blanc, d'une des fanfares de la Ville, des chars du cirque comprenant plusieurs cages de fauves – lions, tigres, panthères, gorilles. Suivent des roulottes de personnages étranges; sur plates-formes, des clowns, des jongleurs vêtus de costumes hilarants; des éléphants reliés par la trompe et la queue et décorés de gros colliers de pierres colorées et montés par des Noirs; des chevaux savants, blancs, parés de colliers clinquants de fleurs et guidés par les clowns; sur des plates-formes et en cage, des petits singes grimaçants à tout le monde; et intercalés entre cages et roulottes, l'orchestre de jazz du cirque et les autres fanfares de la Ville, celle du Cap-de-la-Madeleine et de l'Académie-de-la-Salle dans laquelle jouent deux des frères de Bidou.

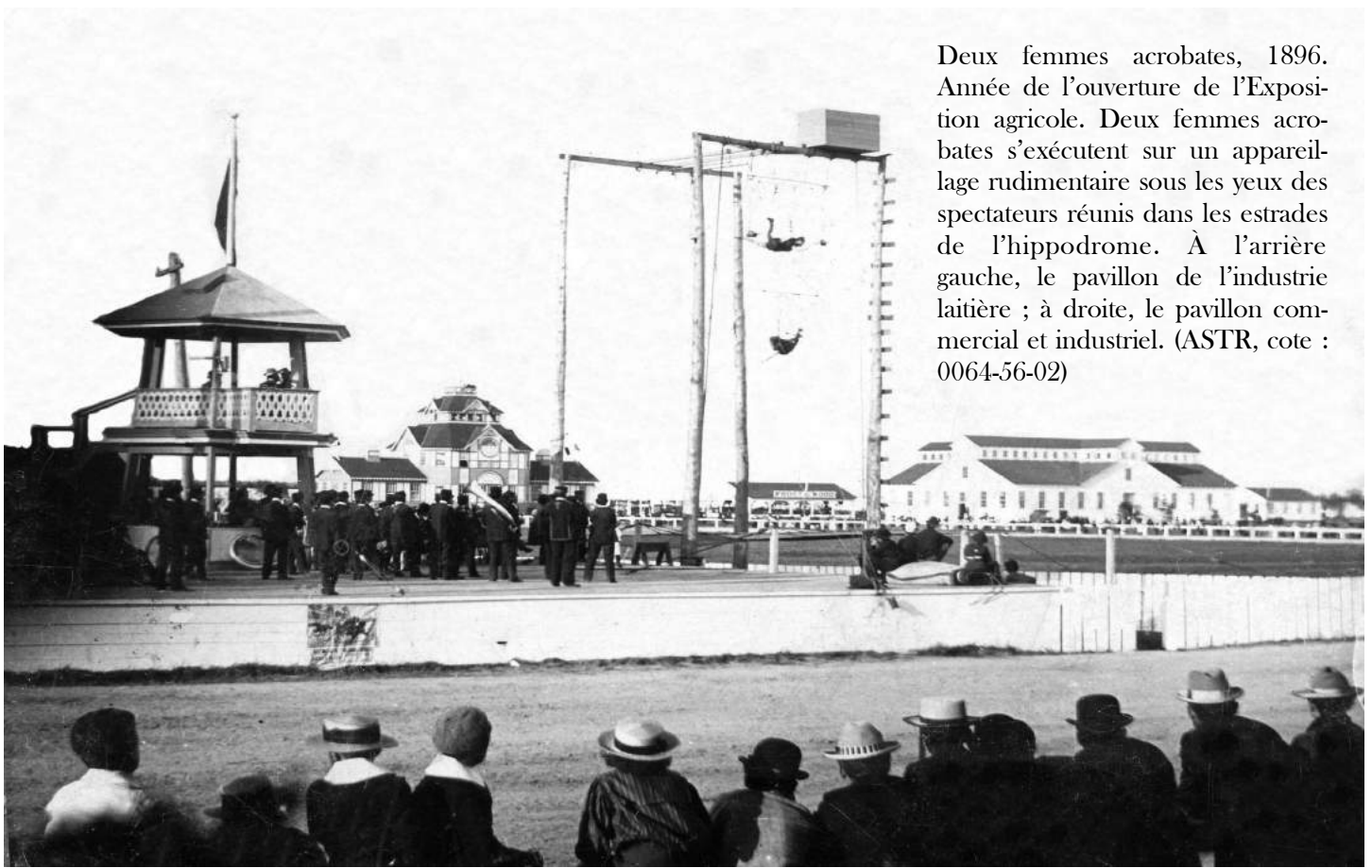
Enfin, quarante-cinq minutes plus tard, précédant les motociclettes de la police provinciale, les voitures décapotables rutilantes des dignitaires civils et du cirque, décorées du drapeau américain, pour celles du cirque, et du Red Ensign et de l'Union Jack pour, à l'évidence, celles des représentants locaux. Le défilé emprunte les rues Champflour, Saint-Maurice, La-



Parc de l'Exposition, 1946. Les grands travaux sont terminés : les boulevards Des Forges et du Carmel se rejoignent à la porte Pacifique Duplessis. Au nord, le tracé d'une route – aujourd'hui rue Papineau – se prolonge jusqu'au chemin qui longe l'arrière des bâtiments : vacherie, bâtisse industrielle, colisée et stade de baseball. (Collection privée Éric Gagnon)



Carte du terrain de l'exposition, 1929. La soue, les poulaillers, la bâtisse industrielle et le terrain de baseball, ainsi que des restaurants se partagent l'espace à l'est du terrain de course. À l'ouest, le boulevard Des Forges porte le nom de Lejeune. (BAnQ services.banq.qc.ca/sdx/cep/pleinecran.xsp?view=CARTES_PLANS/3852634/3852634, consulté le 13 décembre 2015).



Deux femmes acrobates, 1896. Année de l'ouverture de l'Exposition agricole. Deux femmes acrobates s'exécutent sur un appareillage rudimentaire sous les yeux des spectateurs réunis dans les estrades de l'hippodrome. À l'arrière gauche, le pavillon de l'industrie laitière ; à droite, le pavillon commercial et industriel. (ASTR, cote : 0064-56-02)

violette, Royale et des Forges, jusqu'au parc de l'Exposition où les installations du cirque sont en voie d'érection.

Le spectacle a aussi impressionné les gars, par une panoplie d'éléments. Ils parlent à l'avenant avec abondance comme de la force contenue des fauves, leur triste captivité, la solide discipline des fanfares et leur musicalité, les moqueries des singes, la désinvolture et le cynisme des clowns, la tenue impeccable des policiers-pompiers de Trois-Rivières, la maîtrise et l'esprit de corps des estafettes de la police provinciale qui est, selon les gars, peut-être ce qu'elle faisait de mieux.

La parade déclenche un grand climat de fête qui n'a rien à voir avec celle de la Saint-Jean-Baptiste pourtant largement déployée et célébrée avec faste mais se référant surtout aux valeurs nationalistes, culturelles et religieuses. Celle du cirque est festive, éclectique, colorée, ou-

trancière, exotique, évanescence. Elle sort les gens de leur quotidien restreint, leur montre des choses qu'ils ne peuvent voir ailleurs, même pas dans les livres, si rares à l'époque, comme des animaux tropicaux de la jungle, des gens de couleur, exotiques, l'homme le plus fort du monde ou encore, entendre des musiques enlevantes, dansantes qui rappellent, par le rythme, les rigodons de leurs veillées dansantes.

Cependant, le cirque n'est pas particulièrement prisé du clergé local qui est, d'après lui, un lieu de débauche, d'activités suspectes, de jeux interdits, de hasard, de cartes, de loterie. De plus, les autorités locales y tolèrent une grande salle de danse avec orchestre de jazz; une musique étrangère et décadente. Le clergé dénonce aussi, avec non moins de virulence, la corruption policière et politique qui se déroulent dans les coins sombres de la ville : les bordels, les barbottes, les

débites clandestins d'alcool pourtant bien connus du public. Certains de ces tripots appartiennent à des hommes politiques de la ville, voire même du conseil municipal, reconnus pour être affiliés au parti politique de l'Union nationale.

Les gars ne se sentent pas visés par ces exhortations. Ils vont au cirque pour le jazz et les divertissements mais aussi pour les sous si rares à l'époque et qu'ils y gagnent en brossant les chevaux, trayant les vaches, nourrissant les poules. Plusieurs gars de la gang, parmi les plus âgés, ont trouvé du travail sur place comme billettiste, glacier, palefrenier. Les autres, un peu déçus, y viennent quand même tous les jours. Ils se sentent chez eux ici. C'est le prolongement de leur cour, séparée seulement par le talus d'un coteau.

L'équipement du cirque est aligné sur la Grand-Place du terrain de l'exposition, vis-à-vis les bâtiments per-

pendiculaires alloués à l'agriculture, le commerce, l'industrie. Face au stade de l'hippodrome, on retrouve la grande scène animée principalement par des gens de la région, du pays, comme les trapézistes, les haut-voltigeurs, ceux des jeux hippiques, les comédiens, les musiciens. Tous sont logés dans des bâtiments près du stade de l'hippodrome.

Les gens de l'extérieur de la ville y viennent en famille, dans leurs plus beaux atours, par train, autobus ou en voitures nouvellement disponibles. Le cirque et ses manèges brassent les gens dans un va-et-vient affairé plus encore que ceux qui fréquentent l'ensemble de tous les bâtiments de l'Exposition.

Il y a, avec le cirque, une grisurie communicative parmi la population, animée par la féerie des kiosques clinquants, criards et par les défis surtout pour les jeunes de braver les manèges, particulièrement les plus provoquants par exemple, la grande roue que Bidou a reproduite dans sa cour avec, bien entendu, les moyens du bord.

Mais, une autre « attrape » attend sournoisement les visiteurs. Une « attrape » olfactive, insidieuse, tenace : celle de la mémoire du ventre tyrannisé. Les citadins fréquentent rarement les restaurants, faute de moyens. Ils accumulent



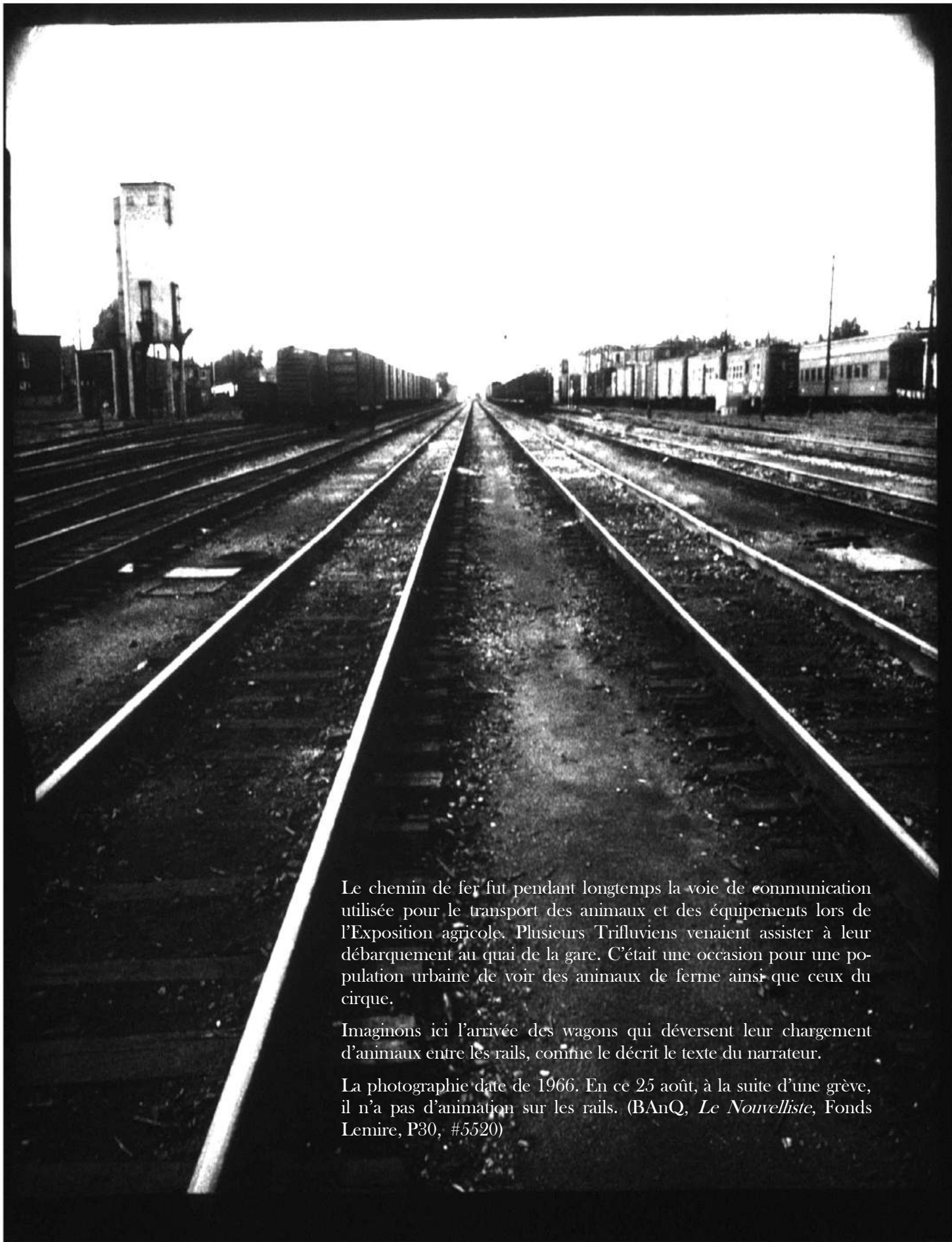
Le divertissement se nourrissait de la présence des animaux exotiques. (BAnQ, Cirque de Vargas, divers, *Le Nouvelliste*, Fonds Lemire P30, #31126, sans date)

quelques économies pour de rares divertissements dont ceux du cirque qu'ils visitent en famille, avec parents et amis. Le cirque brasse des émotions fortes, variées. C'est une mosaïque confuse d'étonnement, de prouesses, de vainqueurs, de peurs contrôlées et d'odeurs qui suscitent la faim. Il s'y répand une odeur typique que les gars appellent "le goût du cirque". C'est typique. Il n'y a que là que se vit une telle ivresse : celle des fumets pervers flottant partout dans l'air. Fumet des hot-dogs, des hamburgers, de moutarde, d'oignons frits, d'orangeade pour les petits et du sophistiqué Coke selon la réclame de l'époque, servi avec serviettes de papier, à cinq sous

pièce, accompagné, sur demande, de ketchup, de relish, et pour un cinq sous de plus, un gros cornet de frites. Il y a même le choix des sandwiches au pain au lait alors inconnu des ménagères du quartier. C'est convivial. Les gens s'assemblent pour déguster — et le mot n'est pas trop fort — autour de tables à leur disposition, là, tout près des roulottes. Satisfaits, ils ont fait leur réserve de contentement pour l'année. Le parc de l'Exposition, inoccupé le reste de l'année, est pour eux un grand terrain de jeux accessible et libre en toutes saisons. C'est de là qu'ils lancent leur fameux concours de cerfs-volants.



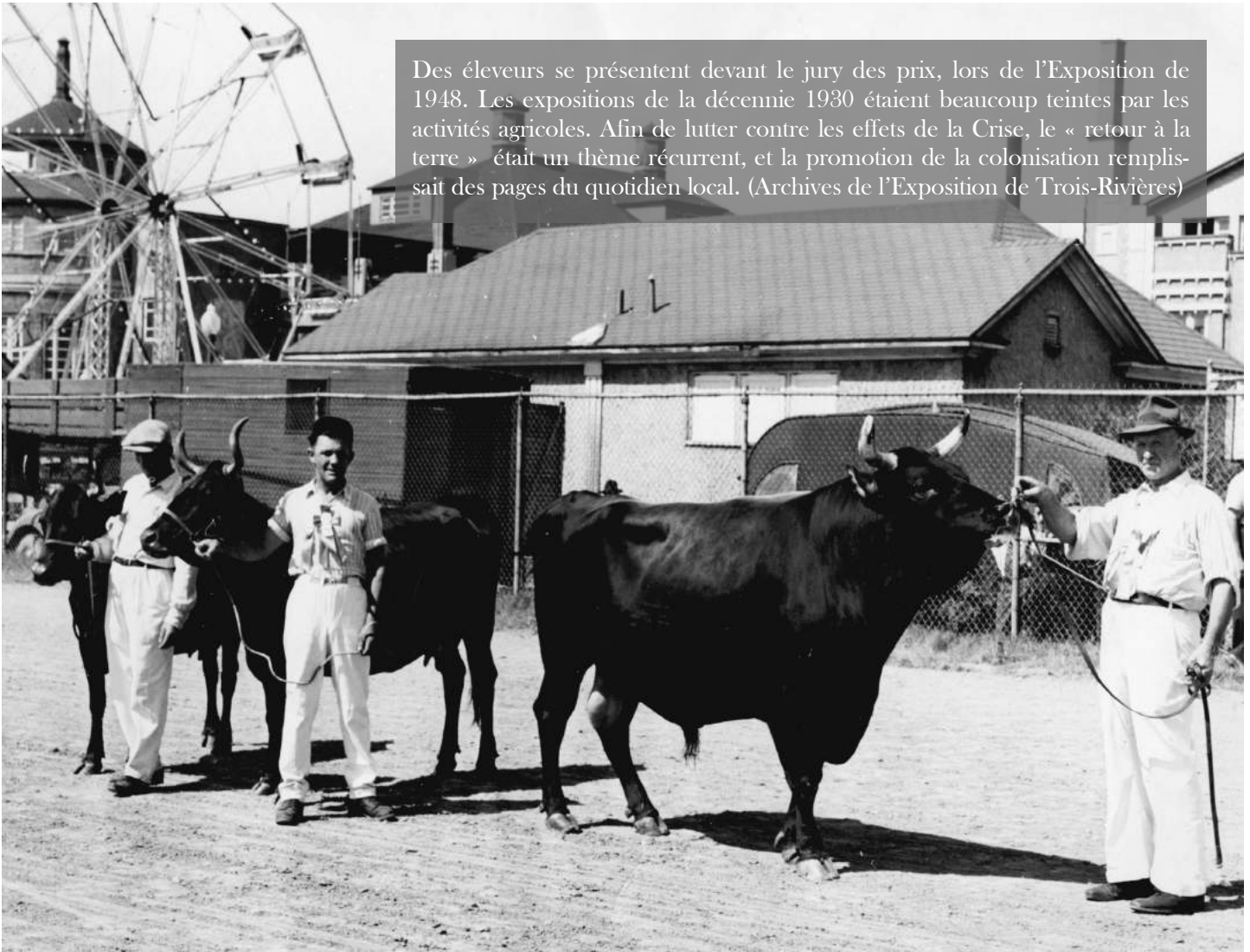
Course de chevaux, vers 1905. C'est vers 1830 qu'un premier rond de courses est aménagé. En 1853, une estrade est construite pour accueillir les spectateurs. L'Association agricole de Trois-Rivières acquiert le terrain, consolide et agrandit les équipements en 1896. L'estrade est rénovée en 1916, puis détruite par un incendie en 1931. Elle est reconstruite à nouveau, puis démolie et remplacée par une estrade en béton en 1938. Chronologie tirée de Patrimoine trifluvien, n° 2, 2 avril 1992. (ASTR, cote : 0064-56-03)



Le chemin de fer fut pendant longtemps la voie de communication utilisée pour le transport des animaux et des équipements lors de l'Exposition agricole. Plusieurs Trifluviens venaient assister à leur débarquement au quai de la gare. C'était une occasion pour une population urbaine de voir des animaux de ferme ainsi que ceux du cirque.

Imaginons ici l'arrivée des wagons qui déversent leur chargement d'animaux entre les rails, comme le décrit le texte du narrateur.

La photographie date de 1966. En ce 25 août, à la suite d'une grève, il n'a pas d'animation sur les rails. (BAnQ, *Le Nouvelliste*, Fonds Lemire, P30, #5520)



Des éleveurs se présentent devant le jury des prix, lors de l'Exposition de 1948. Les expositions de la décennie 1930 étaient beaucoup teintées par les activités agricoles. Afin de lutter contre les effets de la Crise, le « retour à la terre » était un thème récurrent, et la promotion de la colonisation remplissait des pages du quotidien local. (Archives de l'Exposition de Trois-Rivières)

La transhumance

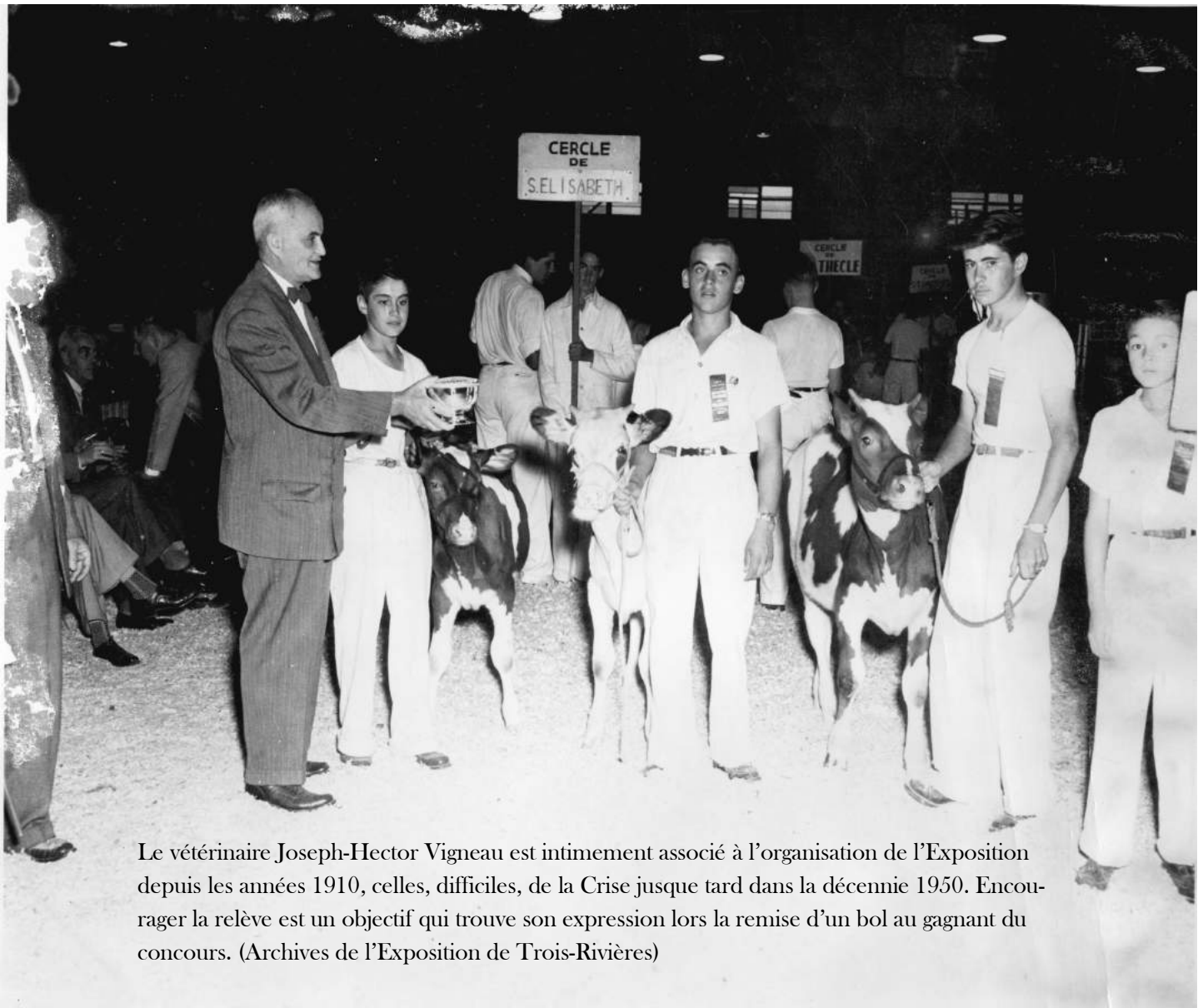
Avec l'annonce de l'arrivée du cirque et de l'Exposition régionale, les gens de la 1^{ère} Avenue, jeunes et adultes, ont peine à contenir leur impatience devant cet événement toujours très attendu. Pour eux, il n'y a pas que le cirque ou l'Exposition qui évoque la fête, il y a la transhumance devant chez eux des troupeaux d'animaux, de la cour de triage du chemin de fer où ils arrivent aux bâtiments appropriés au parc de l'Exposition. Ces déplacements durent plus ou moins trois jours avant et trois jours après l'Exposition au cours desquels des centaines d'animaux de ferme, guidés par des adultes et des gars du quartiers, transitent par la 1^{ère} Avenue.

À cette occasion, les résidents se rassemblent sur les galeries avant du rez-de-chaussée; les enfants devant, tout près de la rampe, les adultes derrière et surtout les hommes d'origine rurale, ceux qui ont déjà élevé des animaux de ferme, sont curieux de voir ce que les meilleurs éleveurs de la région ont à montrer au public, cette année.

C'est l'époque précédant le transport par camion. Les animaux arrivent alors par train dans des wagons à bestiaux de toutes les régions avoisinantes. Les wagons sont garés en périphérie de la cour de triage du chemin de fer. De là, les animaux doivent rejoindre leurs bâtiments au parc de l'Exposition. Avec la quantité de rails qui se trouvent dans la cour de triage, cet endroit est on ne

peut plus inapproprié pour déplacer du bétail, des troupeaux de vaches, de moutons.

Les wagons sont alignés en bordure de la cour. De là, les animaux descendent, assemblés par catégories, par propriétaires et assignés à des guides. C'est là que les gars de la gang se tiennent pour se faire embaucher sans se douter qu'ils vivront pleins d'embûches tout le long du



Le vétérinaire Joseph-Hector Vigneau est intimement associé à l'organisation de l'Exposition depuis les années 1910, celles, difficiles, de la Crise jusque tard dans la décennie 1950. Encourager la relève est un objectif qui trouve son expression lors la remise d'un bol au gagnant du concours. (Archives de l'Exposition de Trois-Rivières)

parcours. La traversée de la cour de triage est une épreuve avec, en plus des rails, les trains express et de marchandise qui circulent et les navettes grouillantes des wagons et des locomotives à tout endroit de la cour.

Les troupeaux empruntent ensuite la rue Saint-Maurice bordée de magasins et grouillante d'enfants, montent la côté du même nom, sans clôture, enfilent sur la 1^{ère} Avenue encadrée de maisons et de champs sous les regards ébahis des enfants, entament la côte sommaire également sans clôture du parc de l'Exposition, débouchent sur les

vastes terrains vagues du coteau d'en haut. Finalement, un kilomètre et demi plus loin, après une heure ou presque, le cortège atteint les bâtiments dans le parc. Un périple plein d'embûches, de pièges.

Tous les animaux qui peuvent marcher font ce trajet : les chevaux, les étalons, les poneys, les vaches avec leurs veaux, les taureaux, les chèvres, les moutons, les cochons et les verrats. Il arrive que des chevaux s'échappent, que des taureaux bousculent leur guide, que des chèvres apeurées quittent le troupeau pour se retrouver dans des ruelles et que des enfants téméraires se fassent

bousculer, qu'un troupeau de porcs, par une journée de canicule, s'écrase sur la rue et résiste à continuer. Suite à la suggestion d'un résident de la rue, des pompiers interviennent en les arrosant copieusement pour les voir, ragailardis, reprendre leur marche.

Les hommes de la rue, particulièrement ceux issus du milieu rural, attendent pour voir le cheptel d'animaux qu'ils ont élevés et dont ils connaissent la race et les caractéristiques, surtout des chevaux de trait et des vaches laitières. Ils les soupèsent d'un œil de connaisseurs en évaluant les chances d'un prix du

jury. Sans s'en rendre compte, ils ont des préjugés favorables pour les chevaux, vaches, taureaux, moutons... qu'ils ont déjà élevés. Des autres races peu leur importe les chances de prix; ils ne s'y arrêtent même pas.

Les tout jeunes aiment les poneys, les chèvres, les moutons, sans préjugés ou distinction de race et de couleur. Les gars du quartier, guides de troupeaux, font quelques fois de courtes pauses avec leurs animaux pour permettre aux parents d'approcher leurs enfants qui veulent toucher, voir de proche et caresser leurs animaux préférés.

Ces déplacements se font depuis plusieurs années, sans doute depuis le début de l'Exposition agricole et commerciale régionale. Le public sait qu'il y a des déplacements plus périlleux que d'autres, notamment avec les chevaux, les étalons, les taureaux et les verrats. Les chevaux arrivent bridés. Les plus dociles sont assemblées en petits groupes de quatre ou cinq, puis sont réunis par des rênes et menés généralement sans problèmes par deux personnes averties. Les étalons demandent plus de précautions particulières indiquées par les propriétaires. Ils sont conduits par des hommes expérimentés, généralement deux, qui les tiennent par la bride ou par une rêne courte fixée à la bride.

Leur défilé, au centre de la rue rappelle, pour les familiers, les villages du Far West américain.

Quant aux puissants taureaux, impulsifs, rébarbatifs et imprévisibles, ils sont tenus eux aussi au centre de la rue, lorsque possible, par un ou deux hommes lourds et entraînés. Ils sont assujettis par un anneau dans le nez fixé à une ou deux perche(s) de deux mètres selon le nombre de meneurs. Malgré cet équipement assez persuasif, les meneurs doivent être patients et

attendre que maître taureau se défile de temps en temps en s'arrêtant subitement, en soufflant à lever la poussière ou en grattant le sol avec ses sabots.

Cependant, les plus difficiles à conduire sont les verrats, puissants, lourds, erratiques, qui n'en font qu'à leur tête. Même sous la pression d'un anneau dans le nez relié à une perche, ils s'arrêtent, se couchent, s'essouffent, partent dans toutes les directions, quelques fois agressifs jusqu'à charge leur guide. Ils ont une force impressionnante. Ils peuvent tirer un homme debout. Il faut tenir les spectateurs à l'écart. Avec peine et misère, les guides de ces bêtes mettent souvent deux fois plus de temps qu'avec les autres animaux à franchir le trajet.

Pour le retour, du parc de l'Exposition aux wagons, le même scénario se répète. Par contre, les animaux paraissent alors moins rébarbatifs qu'à la montée. Ils sentent probablement tous le retour à l'étable, ou à l'écurie pour le cheval. Il reste que, selon les éleveurs, ces déplacements en milieux inconnus stressent les animaux. Ils l'observent surtout auprès des vaches laitières qui donnent moins de lait ou par la perte de poids, ou par des dé-

primes. Avec le cirque, l'Exposition est, pour les cultivateurs, une grande fête et une occasion pour faire évaluer et vendre ses produits, ses animaux. Pour beaucoup de gars du quartier, c'est une opportunité pour trouver un emploi auprès des éleveurs, même à cinq ou dix sous de l'heure soit pour nourrir les animaux, les brosser, les nettoyer ou les traire. Quelques-uns, affectés aux poules, rapportent les œufs chez eux.

Vu à distance, c'est une dizaine festive, animée par une sorte de rodéo devant leur porte et stimulée par la musique et les clameurs du cirque et des spectacles qui couvrent le quartier du coteau Saint-Louis. Durant cette sombre décennie, c'était une embellie fort appréciée des résidents de la 1^{re} Avenue dans le gris de leur ciel. Les enfants, eux, toujours joyeux devant les animaux, apprennent en pleine ville à voir et à connaître ces animaux dont on leur parle. Ils garderont d'eux de belles images dans leur mémoire. Ces mouvements d'animaux cessent vers le milieu de la décennie, avec l'entrée en service de camions adaptés à ce genre de transport.



**Société
Saint-Jean-Baptiste
de la MAURICIE**

*Un réseau
au service de la nation*

www.ssjbmauricie.qc.ca
ssjbm@ssjbmauricie.qc.ca



Apparus au tournant du XX^e siècle, le blues et son dérivé le jazz tirent leur origine des chants religieux et de travail issus de la culture afro-américaine. Ses premiers musiciens vivent de leur prestation dans de petites fanfares. C'est ainsi que des troupes accompagnant le cirque montrèrent leurs talents aux terrains de l'Exposition.

Le Canadien Oscar Peterson est considéré comme l'un des plus grands pianistes de jazz. Dès l'adolescence, il joue régulièrement avec des orchestres de danse populaire à Montréal et aux alentours.

Oscar Peterson et son père Daniel, au piano [1944].
(Archives et Bibliothèque Canada MIKAN 4542845).

Les Noirs

Le quartier est secoué par le passage de personnages étranges et aussi exotiques que les bohémiens. Ceux-ci circulent pendant dix jours, le temps du cirque et de l'Exposition régionale de la mi-août. Ils empruntent la 1^{re} Avenue et vont du terrain de l'Exposition vers la basse-ville. Mais, où vont-ils ? Que font-ils ? Personne, sur le coteau Saint-Louis, ne le sait. Malgré leur passage d'année en année, ils provoquent toujours une commotion surtout chez les plus jeunes, habitués qu'ils sont à une population blanche et homogène.

Tant de caractéristiques les distinguent du décor local : la couleur de la peau, la langue qu'ils parlent entre eux, la démarche, le sang-gêne, leur musique. Ils sont jeunes, grands et élancés. Sur la rue, ils gesticulent beaucoup, rient et parlent fort, parfois ils dansent en rythmant avec leurs mains. Ils sont polis sur la rue comme au cirque. Ils ne re-

gardent jamais quelqu'un dans les yeux. Ils cèdent spontanément et rapidement la place sur le trottoir.

Rien d'étonnant que les tout jeunes aient, une fois leur peur passée, plaisir à se barbouiller la figure de boue noire ou à se déguiser en « petit nègre » en essayant de les copier pour passer l'Halloween. Personne du quartier

ne leur parle. On sait qu'ils sont américains à cause du cirque et qu'ils semblent être d'une classe à part. On ne les voit jamais avec un blanc. Personne ne connaît leur histoire personnelle ou de groupe pas plus que de quelle partie des États-Unis ils viennent ni quelles sont leurs conditions de travail.

Ceux du quartier, entre autres les

gars de la gang qui fréquentent le cirque, les voient au travail à monter les chapiteaux, les structures, nourrir les bêtes... Ils sont effarés de constater la lenteur de leurs gestes, de leurs déplacements. Ils se demandent comment un patron peut tolérer des ouvriers si lents, si indolents. Le matin ou le jour, ils les voient couchés sur le limon des voitures ou dessous à l'ombre d'un chariot. Il y en a qui sont préposés aux jeux d'adresse — ce qui ne demande pas d'effort — tels les poupées, les cibles ou à la cuisine "fast food" du cirque à préparer les populaires hotdogs, les hamburgers, les rondelles d'oignons. Ils semblent heureux et habiles dans une telle cuisine. Lorsque quelques-uns sont disponibles, ils jouent au baseball.

Les gens s'arrêtent pour les observer. Ils les trouvent meilleurs que les joueurs professionnels de la ligue locale. Ils sont vifs, souples et habiles comme des chats. Les gens se demandent s'ils ne sont pas dotés de squelette, de cartilage et d'articulations électriques. Quel paradoxe pour des gens si lents! Chose inimaginable pour les gars qui se rendent au cirque tôt le matin et qui les voient manipuler le blaireau d'une main et le rasoir de l'autre, la figure couverte de mousse blanche, en train de se raser à l'extérieur devant un petit miroir accroché au flanc d'une roulotte. À voir leur aisance, les gars ont l'impression que ces gens ont toujours vécu à l'extérieur, sous un toit de fortune. De même, ils ne mangent jamais assis au comptoir ou au restaurant, ils le font assis à l'ombre ou sous couvert, à un endroit quelconque si possible à l'abri des regards.

La musique noire

Bien avant leur rencontre avec ces gens du cirque, les gars avaient vu des Noirs dès leur jeune âge avec leurs parents au grand défilé annuel du cirque, sur la rue Saint-Maurice.

Il semble que c'est là que Bidou a attrapé la fièvre de la musique noire. Très jeune, il apprit à jouer du saxophone, de la trompette, du trombone — des instruments qui appartenaient à ses trois frères musiciens. C'est aussi à cet âge qu'il a appris par cœur la musique de ses frères et des Noirs et qu'il a commencé à inventer la sienne. Pour Bidou et les musiciens de son ensemble, la crème de la musique est sur le coteau, à la salle de danse interprétée par l'orchestre des Noirs. Chacun d'entre eux rêve que la meilleure chose dans leur vie serait de rencontrer les musiciens de cet orchestre et de faire de la musique avec eux. Ils les savent être des professionnels et que leur petit orchestre folklorique, de garage, a tout à apprendre d'eux. Sans se l'avouer, ils espèrent une critique d'experts sur leur propre orchestre ou ensemble.

Bien déterminés, Bidou et ses musiciens, âgés entre 13 et 15 ans, ont mémorisé plusieurs morceaux du répertoire de musique de danse comme le jazz, le blues, le swing, le cha cha, le fox-trot. Ils les jouent ensuite dans l'atelier pour se familiariser. Lorsqu'ils se sentent prêts, ils s'amènent à la salle de danse avec leurs instruments dans des sacs de jute, à l'entrée de la salle avant le défilé de la soirée. De bafouillis en bafouillis et par gestes, les Noirs comprennent que ces jeunes veulent faire écouter leur musique. Finalement, ils leur donnent rendez-vous à l'exté-

rieur, après l'heure de fermeture, passé minuit.

La rencontre improvisée fut maladroite. Bidou gesticule de son mieux et brise la glace avec son saxophone en entreprenant un solo de jazz de sa composition suivi d'un blues de leur répertoire qui déclenche des sourires amusés et indulgents des Noirs. Les Noirs voient bien leur amateurisme mais impossible de ne pas constater la passion et surtout du désir d'apprendre de ces jeunes. Les Noirs lui tirent une chaise qu'ils placent au milieu du groupe et commencent, avec lui, le même blues en battant la mesure et en montrant, par des gestes, les corrections à faire à son jeu. Ils font de même avec les autres musiciens de Bidou. Ensuite, ils jouent seuls le blues pour montrer, toujours par signes, où sont les différences à noter. Tous se sentent comme des cabotins. Ils se revirent deux autres fois, le soir, avant le départ du cirque. C'était une grande tristesse de la part de tous. Ils ont trouvé des « pros » qui apprécient leur musique et qui acceptent d'échanger même avec des apprentis musiciens.

Les gars, tristes à pleurer, perdaient les premières personnes qui s'intéressaient à leur musique et appréciaient ce qu'ils faisaient. Ils recommencèrent l'année suivante bien que leur orchestre ne comptait plus que deux musiciens de l'année précédente.

SUNNY SOUTH

En 1917, J.C. Connor de Melrose du Massachusetts s'adresse à la Ville de Trois-Rivières. Il demande s'il peut louer une salle pour le « Sunny South Co., Dance & orchestra, 25 colored people presenting colored musical comedy ». Le greffier répond qu'il n'y a pas de salle pour ce genre de spectacle. Il faut s'adresser au terrain de l'Exposition.

Archives municipales de Trois-Rivières. Conseil municipal, correspondance du secrétaire trésorier (greffier) de la ville, 16 mars 1917.



La restauration, 1950. De petits restaurants faisaient face aux pavillons de l'agriculture et du commerce. Tenue décontractée, il va de soi. (Archives de l'Exposition agricole de Trois-Rivières)



Depuis 110 ans des familles de la région de Trois-Rivières viennent s'amuser dans les jeux, spectacles et animation lors de l'Exposition agricole. Le village forain de la compagnie Conklin, 1950. Avec ses manèges, il est l'image du divertissement. (Archives de l'Exposition agricole de Trois-Rivières)

L'EXPOSITION

« Vous prolongez votre visite jusqu'à une heure avancée. Peu à peu les avenues qui parcourent le cirque se décongestionnent. L'animation tombe de haut. Les boutiques se ferment après un dernier bâillement de lassitude. De grands Africains à la démarche paresseuse regagnent les chariots. Les lumières s'éteignent. Une vague de silence cerne peu à peu ces enclos de bruit. »

Clément Marchand, « En visitant la foire régionale », *Le Bien Public*, 15 août 1935, p. 3.

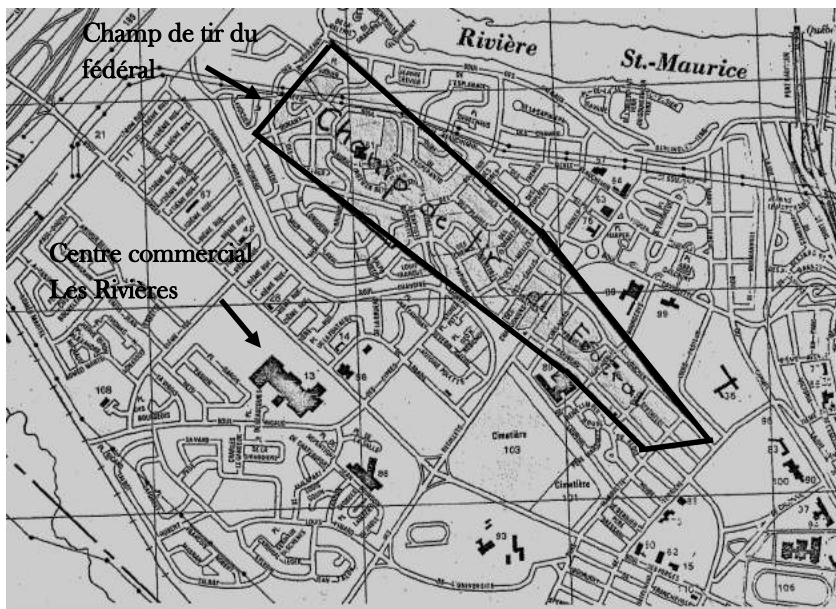
« Mais l'une des meilleures attractions n'était justement pas l'Exposition... C'était l'arrivée par le train du cirque. Toute la rue Champflour était paralysée. Des milliers d'enfants s'y entassaient pour apercevoir les éléphants, les fauves et les acteurs. Petit Gilles s'en souvient bien, papa et grand-papa faisaient commerce sur la rue Champflour ».

Ginette Gagnon, « Il était une fois en 1925 », *Le Nouvelliste*, 1^{er} août 1979, p. 13

« C'était une affaire sensationnelle, l'arrivée du cirque dans ce temps-là ! Il venait toujours au printemps et restait une journée. Ils arrivaient en train, une cinquantaine de chars tout dessinés et peints en couleurs. C'était chargé de monde et d'animaux. Là vers cinq heures du matin, nous autres les jeunes, on allait voir débarquer ça ».

« Quand tout était installé, il y avait une parade. Ils partaient avec avec l'orgue de Barbarie, la fanfare et faisaient une grande procession avec les animaux à travers la ville ».

Témoignage de Lucien Lefrançois, 62 ans, Saint-Hyacinthe, propos recueillis par Marie Chicoine, Louise de Grosbois, Evelyne Foy et Francine Poirier, *Lâchés louses, Les fêtes populaires au Québec, en Acadie et en Louisiane*, Montréal, VLB éditeur, 1982, p. 51 et 52.



Carte du Champ de tir fédéral. L'administration municipale a porté sur une carte récente les limites du Champ de tir que lui a cédé « Sa majesté le roi », le 13 novembre 1945 : sa pointe sud est fixée à la rue de La Terrière. À sa base, il s'étend des rues Papineau à Foucher; en son centre, de Chanoine Moreau à des Érables; à son extrémité, de Dunant à de La Valtrie. Des anciens du quartier se souviennent avoir vu un mur de ciment servant de cible, à la hauteur de la rue Viger. (Archives de la ville de Trois-Rivières, Dépôt DE09, Fonds Trois-Rivières, boîte 250).

Un nom à la nouvelle revue régionale

La population centricoise et mauricienne aura bientôt sa revue d'histoire régionale. Les artisans de celle-ci ont besoin de la participation de la population afin de trouver un nom pour cette publication et à cet effet, ils lancent un grand concours ouvert à tous. Le formulaire de suggestions est accessible à l'adresse :

sites.google.com/site/rbcentricoiseetmauricienne/home

Les suggestions doivent nous parvenir avant le 31 mars 2016. Le titre retenu et le nom du gagnant seront connus au début de l'été 2016. À gagner : 200 \$ en argent. Parmi tous les participants, on procédera au

Vous pouvez également participer par la poste en remplissant le formulaire ci-dessous :

Concours un nom pour la revue, C.P. 33022, Trois-Rivières, Qc, G8T 9T8.
NOM
ADRESSE
TÉLÉPHONE
SUGGESTIONS

LES ÉTUDES QUÉBÉCOISES

à l'Université du Québec à Trois-Rivières

Une formation interdisciplinaire pour comprendre le Québec et ses transformations dans le temps et l'espace
Des programmes de maîtrise et de doctorat uniques dans le réseau des universités québécoises

UN MILIEU INTELLECTUEL STIMULANT

- Un corps professoral et des étudiants aux horizons disciplinaires multiples : histoire, géographie, philosophie, littérature, sociologie
- Un centre de recherche interuniversitaire qui donne accès à des laboratoires bien équipés et à des bases de données exclusives
- Une animation scientifique dynamique : stages d'études, colloques, publications, ateliers et insertion dans les réseaux savants au Québec et à l'étranger
- Une Chaire de recherche du Canada en histoire du droit civil
- Une Chaire de recherche du Canada en histoire des loisirs et des divertissements
- Une Chaire de recherche UQTR en écologie du paysage et aménagement



Pour le financement de vos études

- Bourses d'excellence à l'admission offertes par l'UQTR et par le CIEQ
- Bourses de soutien offertes par la Fondation de l'UQTR
- Bourses de mobilité pour des stages à l'étranger et des conférences
- Assistanats de recherche dans les projets subventionnés des professeurs

Perspectives d'emploi

Nos diplômés à la maîtrise sont enseignants au niveau collégial, agents de recherche, guides ou responsables de l'animation muséale, archivistes, bibliothécaires, etc.

Nos diplômés au doctorat sont professeurs au niveau universitaire, chercheurs postdoctoraux, chercheurs autonomes, professionnels de recherche dans des organismes gouvernementaux ou privés, etc.

Plus d'information

Stéphane Castonguay, directeur

Programmes de maîtrise et de doctorat en études québécoises

(819) 376-5011 poste 3698 — Stephane.Castonguay@uqtr.ca

www.uqtr.ca



ciéq Centre interuniversitaire d'études québécoises